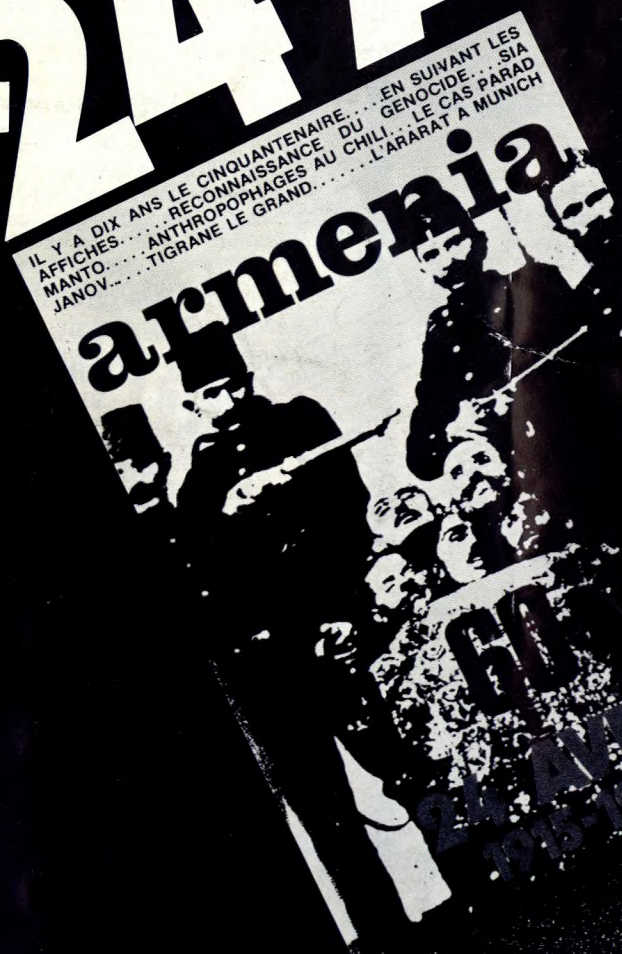


VASKEN 1^{er} ET ETCHMIATZINE...L'ENSEMBLE D'ETAT DE DANSE
D'ARMENIE.....JACQUES DE MORGAN RACONTE.....SIAMANTO
L'ETRANGLEMENT...LA CHUTE DE BAKOU...AZAD ET LE MASSACRE

armenia

24 AVRIL



60+1

éditorial

par Jacques Cassabalian

SI LES HOMMES SE TAISENT, CE SONT LES PIERRES QUI CRIERONT

Avril, mois du renouveau, de l'espérance.

Avril, annonçant le printemps, est pour beaucoup de peuples le mois de la douceur de vivre.

Ainsi en était-il pour les Arméniens qui, malgré les vicissitudes propres à l'existence qu'ils menaient en Turquie, saluaient, par leurs poèmes, leurs chants, le retour du printemps.

Anouch Karoun !

Brusquement, après une période d'euphorie où les Arméniens croyaient sincèrement aux promesses faites par leurs alliés d'hier, les jeunes Turcs, maîtres du pays, qu'ils avaient protégés, aidés à prendre le pouvoir, après une journée d'avril prometteuse de joie, durant la nuit du 24 avril 1915, le gouvernement turc arrêtait pour les faire tuer en Anatolie intellectuels et notables arméniens, plus de 600, l'élite de la nation.

La suite... 1.500.000 victimes de la plus effroyable barbarie de tous les temps.

24 avril, une date dont le retour ravive chaque année la douleur, l'amertume et la colère de notre peuple.

L'on nous reproche quelquefois cette mémoire, toujours présente dans nos pensées.

On nous fait grief de nous entêter à considérer les Turcs actuels responsables de ce qui est arrivé, bien qu'ils n'y aient pas, personnellement, participé.

« A quoi bon ressasser ces vieilles histoires qui, bien que douloureuses et inadmissibles, ne font qu'entretenir, chez les jeunes, nos vieux ressentiments. Taisons-les pour pouvoir, un jour, discuter avec ceux qui, par la force des choses, seront amenés à s'asseoir autour d'une table avec nous ».

Bien sûr, le Christ nous conseille de tendre l'autre joue à celui qui vient de nous giffler, au lieu de vouloir se venger.

Peut-être en aurait-il été ainsi s'il ne s'agissait que d'une affaire personnelle au lieu d'être celle d'un peuple tout entier.

Pour nous, bien que nous condamnions la haine, nous comprenons aussi que c'est la seule réaction, tout au moins au début, à une souffrance atroce que l'on subit.

Oublier est impensable.

Tant que nous vivrons, cette plaie vive ne se refermera pas, entretenue par le spectacle de la lâcheté des grandes nations qui, pour quelques deniers, trahissent les justes intérêts des petites nations spoliées.

Mais, si le principe de la commémoration annuelle du 24 avril est acquis, nous devons reconsidérer la forme et l'esprit qui doit leur être donnés.

Avril est aussi le mois où l'on célèbre, en général Pâques.

Après avoir subi une longue et terrible agonie, inhumé dans sa tombe, Jésus ressuscita trois jours après et monta au ciel.

Le destin de notre peuple, le premier à se convertir à cette nouvelle religion que le Christ légua à l'humanité, martyr depuis cette conversion pour conserver sa foi, mis à mort — liquidé — à partir du 24 avril 1915, n'est-il pas semblable à celui de Jésus ?

Élevons nous ensemble pour la résurrection de notre peuple : elle ne dépend que de nous, de notre volonté, de notre union, car nous avons la possibilité de la déterminer. Nous avons pu conserver intactes nos traditions ; nous possédons, bien que petite par la superficie, une Arménie florissante qui fait l'admiration de tous.

Nous avons une jeunesse merveilleuse qui prend notre relève avec autant de résolution, de sacrifices, avec plus de moyens et de compétence que nous.

Faisons-lui confiance.

Si l'on veut aider ces jeunes dans leur tâche sacrée, donnons-leur le seul outil qu'ils ne possèdent pas tous : leur langue maternelle. Que le 24 avril soit une journée du souvenir, mais qu'il soit, en même temps, une journée d'espérance vers notre destin, notre jeunesse. Que chaque année, pendant tout le mois d'avril, au lieu de dépenser des sommes énormes pour mettre sur pied des manifestations sans effet dès le lendemain, recueillons cet argent pour construire des écoles secondaires, comme nous le demandions dans notre numéro 5 de mai 1975.

Ramassons de l'argent, non par des quêtes, longues, fastidieuses, impopulaires, mais par la vente, chaque année, à pareille époque, dans le monde entier, de timbres à l'effigie, chaque fois différente, de nos héros nationaux, de nos grands hommes, de Vartan Mamigomian à Antranik.

Dès les premiers apports d'argent, commençons la construction de la première école en faisant de la pose de la première pierre, un 24 avril, une grandiose cérémonie, afin de démontrer au monde entier notre farouche détermination à lutter pour notre avenir tout en gardant intact le souvenir de nos martyrs.



ARMENIA

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

CONSEIL D'ADMINISTRATION PRESIDENT

Jean Kabrielian

SECRETAIRE

Anaïs Doroumian

TRESORIER

Jacques Cassabalian

MEMBRES

Aram Chehiguiian

Artakin Hagopian

Ohan Hekimian

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Ohan Hekimian

SECRETAIRE DE REDACTION

Anaïs Doroumian

REDACTEURS

Jean-Marie Alibert

Marcel Démirdjian

Christian Manoukian

Varoujan Arzoumanian

Garou Poladian

VALENCE

Marc Koharian

Hayazad Ohanian

Jacques Kojakian

André Maksoudian

LYON

Edouard Mardirossian

Varoujan Dermardirossian

RELATIONS EXTERIEURES

PUBLICITE - VENTE

ET ABONNEMENTS

Jacques Cassabalian

Artakin Hagopian

Serpouhie Derminassian

GESTION

Ohan Hekimian

IMPRIMERIE

GRAVITE

19, rue Sainte

13001 Marseille

ABONNEMENTS

2, place de Gueydan

13120 Gardanne

Tél. : 58.43.41

pour un an : 50 F (10 numéros)

60 F (étranger)

C.C.P. 1166-59 T Marseille

Commission paritaire
CPPAP 59 929

Fonds A.R.A.M

JOURNAL DE TOUS LES ARMÉNIENS DU MONDE

Dans tous les pays où j'ai voyagé, j'ai recherché les originaires arméniens, ceux qui n'ont plus que le nom arménien, d'autres avec des noms étrangers. J'ai rencontré des demi, des quart arméniens, des métis noir, et même des jeunes totalement arméniens, noyés dans des immenses pays.

Partout, et chez des jeunes totalement arméniens, noyés dans des immenses pays.

Partout, et chez vous, j'ai trouvé une imploration désespérée et une tristesse devant un destin inexorable. Chacun s'est laissé aller quelques secondes seulement, puis s'est ressaisi, mais dans leur subconscient, une souffrance et une culpabilité insaisissable semblaient les poursuivre.

Chacun a été entraîné dans une vie, en France, en Argentine, au Liban ou n'importe où... le milieu et les réalités ont eu raison des rêves, l'espérance s'est éteinte. Les années ont passé, irrémédiablement, on s'est marié, on a trouvé des moyens d'existence, on s'est habitué à de nouveaux horizons, on s'est fait de nouveaux amis. On regarde derrière soi, on ne peut plus reculer, c'est fini.

Il n'y a qu'une chose à faire : aller vers son nouveau destin et oublier... oublier...

Pourtant, à un moment ou à un autre, chacun a cherché une branche où s'accrocher, on est entré au hasard dans un magasin à l'enseigne « Arax », pour demander, tout honteux, si le patron n'était pas par hasard arménien, on a cru voir un visage d'origine arménienne, on a entendu quelques paroles en arménien, à un croisement de rues...

Toutes ces velléités ne se sont pas additionnées pour créer, quelque chose mais, ont été perdues dans l'immense océan qui nous entourait...

Toutefois, j'ai ressenti au fond de mon être, que, s'il y avait eu, au bon moment, un moyen d'information, quelque chose aurait été créée. C'est de ce besoin métaphysique qu'est née l'idée de la nécessité d'un journal « trait-d'union ». Pas un journal s'adressant aux noyaux des originaires arméniens, qui fréquentent des organisations arméniennes dans les pays où ils vivent et donc conscients de leur originalité, ils ne sont qu'une infime minorité, et remplissent leur rôle irremplaçable de gardiens de la flamme du souvenir, mais un journal destiné à la multitude, de tous ceux qui vont dans une autre voie et qui, en tout état de cause n'en changeront pas.

Car nous devons être positifs : le fait accompli doit être accepté et il ne s'agit plus de se

lamentar sur ce qui devrait être, mais de sauver ce qui peut encore l'être, en regardant en face la nouvelle réalité. Car la mission de la première génération d'originaires arméniens nés dans les pays d'accueil pour lesquels l'influence des parents a été encore prépondérante, est d'essayer de construire quelque chose pour la génération suivante menacée de l'extinction de sa culture et de sa conscience arméniennes.

N'oublions pas que ceux qui ne renoncent pas à leur originalité apportent davantage de fidélité à leur pays d'adoption que ceux qui veulent s'assimiler coûte que coûte.

Ce journal aurait pu être distribué gratuitement dans tous les pays du monde où des originaires arméniens voudront le trouver.

Il aurait eu pour rôle d'annoncer bénévolement toutes les manifestations, galas, réunions, expositions, promotions d'universitaires, baptêmes, mariages, décès, etc... de tous ceux qui le souhaitent, ou de tous les groupements d'opinions, quels qu'ils soient ; il aurait pu enfin permettre à toutes les bonnes volontés de s'exprimer dans un « courrier des lecteurs », et de rompre notre isolement grâce au « trait-d'union » du journal.

Ce journal serait rédigé principalement en français sans exclure des articles en anglais, espagnol, arabe ou arménien. Ainsi, quand on aurait un soir libre, on pourrait savoir, en consultant le journal, s'il n'y a pas une réunion arménienne à laquelle se rendre. La vie des grandes villes en effet, avec ses multiples fatigues physiques et psychiques rend de plus en plus pénibles les sorties préparées d'avance.

Pour celui qui voyagerait à l'étranger, les journaux arméniens du genre d'« Arménia » donneraient l'occasion de rencontrer d'autres Arméniens, nationaux de divers pays, avec qui on pourrait échanger des expériences. Quelle chance de pouvoir connaître l'Iran, les U.S.A., le Brésil ou n'importe quel Etat grâce à la langue arménienne, véritable passeport international. Je ne m'en suis pas privé ! et quel plaisir de recevoir en retour ces nouveaux amis en France !

Était-ce une utopie ?

Non, car le rêve s'est réalisé. Je sais maintenant que ceux qui ont ressenti un jour la



nécessité d'une main fraternelle, vont se joindre au journal, pour l'aider et s'aider eux-mêmes.

Car c'est un devoir maintenant sacré, c'est ici, avec ce journal, maintenant et non plus tard, que se trouve la vraie chance, la seule efficace, celle capable d'entraîner l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice des jeunes.

R. YEZEGUELIAN

NOUS CONTINUONS

Abonné et fervent supporter dès sa naissance, je lis toujours avec le plus grand intérêt « Arménia ». « Arménia », qui permet de nous retrouver, de découvrir des hommes de bonne volonté. Qu'il est bon de savoir que d'autres hommes, quelque part, souvent dans l'anonymat, travaillent pour maintenir notre langue, nos coutumes, notre culture.

J'ai cru découvrir un de ces hommes-là dans vos articles en la personne de Monsieur Attarian. Aussi, c'est avec peine que j'ai pris connaissance de son opinion désabusée sur le football arménien à Marseille. (« Arménia » juin 75 et février 76), à savoir :

- a) clubs à virus idéologique
- b) équipes moyennes
- c) dirigeants incompetents.

Aussi, j'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir publier ces quelques réflexions, afin de répondre à M. Attarian, et qu'ainsi, vos nombreux lecteurs se fassent une idée plus juste et moins pessimiste des choses du football.

Secrétaire de la J.S.A. Saint-Antoine depuis un quart de siècle, je ne savais pas mon club, avec ses 200 joueurs et sa trentaine de dirigeants, malade d'un « virus idéologique ».

Ce que je sais, par contre, c'est que tous ces dirigeants, tous les jours et surtout le dimanche, sont sur les stades, anonymes et superbes dans leur dévouement, enseignant la générosité dans l'effort, l'union dans la fraternité. Sans grandes phrases, mais par leur présence et leurs actions, ils sont la permanence et la continuité de l'Esprit Arménien.

Quant à la notion d'équipes moyennes, il faut savoir que dans notre District de Provence, qui compte plus de trois cents clubs, l'U.G.A. Ardziv et la J.S.A. sont classés actuellement parmi les vingt premiers. Pour le palmarès, je vous renvoie à la lecture d'« Arménia ».

Equipes moyennes ? Ce n'est pas l'opinion des 280 autres.

Et croire que, si avec 2 maçons, on bâtit une maison en cinquante jours, et que donc, avec cinquante maçons, il ne faudrait que deux jours, c'est une vue un peu simpliste des choses du football.

Quant à nous, nous pensons que l'important, c'est qu'un plus grand nombre possible de jeunes puissent pratiquer le sport. Et pourquoi ne pas envisager qu'au lieu d'un, plusieurs arméniens puissent naître et se développer dans chaque quartier ? Ceci afin de faciliter la pratique du sport et le travail des dirigeants. Alors, on verrait se dégager une élite. Que voyons-nous actuellement, des jeunes et des dirigeants d'origine arménienne jouant et œuvrant, dans d'autres clubs, dans leurs quartiers. Parce que c'est pratique, parce qu'ils y ont des amis, tout simplement.

Il ne faut pas toujours cultiver le mythe de l'idole. Dans le même ordre d'idées, il me semble plus important de savoir que cent ou deux cents enfants vont apprendre la langue de leurs pères à l'Eglise Arménienne de Beaumont, que d'apprendre que Charles Aznavour va être reçu à l'Académie Française (ce que je lui souhaite).

Quant aux « dirigeants incompetents », que vous dites, ce n'est pas très gentil pour le dirigeant que vous fûtes. Il y a beaucoup d'amertume dans vos propos. Puissent ces quelques mots vous rappeler votre jeunesse. Je me répète, mais : « Il vaut mieux allumer une seule et unique allumette, que de maudire l'obscurité ».

Nous continuons.

José TAKAKIAN
Septèmes.

SUGGESTIONS

J'ai bien reçu le numéro de février de votre revue et vous en remercie.

Moi, Arménien né en France, m'exprimant peu et mal dans ma langue maternelle j'ai ressenti à travers vos lignes l'enthousiasme, la couleur et parfois l'emphase, spécifique de l'expression orientale.

Vous devez apporter aux Arméniens d'expression française le lien qui leur manque, le miroir dans lequel ils se reconnaîtront. Il faut que votre revue prenne une dimension nationale pour durer.

L'initiative du secrétariat de l'Eglise du Prado à Marseille me paraît excellente. Il est souhaitable d'aller au-delà et d'établir un annuaire de l'ensemble des Arméniens de France. Par ailleurs, vous pourriez ouvrir une rubrique de « Petites annonces » dans votre revue.

Pascal CARATCHIAN
Bagneux

SIMPLEMENT ARMENIEN

Je m'excuse du retard involontaire, ce n'est qu'en recevant le premier numéro de l'année du mensuel « Arménia » que je me suis souvenue ne pas avoir payé ma cotisation annuelle. Je m'acquitte rapidement de ma dette envers vous, et profite par la même occasion pour vous féliciter du travail que vous faites, pour nous mettre au courant de tous les événements petits et grands, de la communauté arménienne, en France et dans le monde.

Je souhaite une longue vie au journal « Arménia » qu'il soit toujours neutre et impartial jusqu'au bout, simplement qu'il soit arménien ! Je crois que vous gagnerez la partie si ce n'est fait.

Je vous remercie au nom de tous.

Une lectrice enthousiaste

DE L'EAU DANS NOTRE VIN

Je viens de recevoir le n° 12 (février) d'« Arménia » et je dois souligner que la lecture de son éditorial m'a réjoui le cœur.

J. Cassabalian a pris le ton juste pour exprimer le déchirement propre, non seulement à la communauté arménienne, mais encore à l'Humanité de ce temps.

Aussi, quels que soient nos options, nous devons respecter la lutte de nos anciens. Tous nos anciens !

Pour le même motif, il devient déraisonnable à l'heure présente, de pourfendre en permanence la RSS d'Arménie, qui existe, bel et bien.

Bien sûr, il aurait été souhaitable qu'elle fut comme-ci ou comme-ça !...

Mais, enfin, considérons un instant ce que l'Etat français (par exemple), féroce centralisateur, a pu faire de ses anciennes « provinces ». Il faut un peu sortir du ghetto parisien (ou marseillais) pour se rendre compte combien la langue et la culture propres à ces anciennes ethnies, ont été écrasées, broyées, laminées par le rouleau compresseur de la centralisation.

Chose dont le colossal Pouvoir Soviétique lui-même n'a jamais osé porter à cette limite !

De plus, si je suis Arménien de race (j'en suis fier) et je suis également cheminot, et mes intérêts ne coïncident pas forcément avec ceux du petit patron arménien qui en Bretagne a spolié ses ouvriers (« Le Monde » décembre 75), ou encore du brasseur d'affaires de Marseille même, écrasé par le « cartel pétrolier ».

En conclusion, il nous faudra encore longtemps mettre de l'eau dans notre vin et ne songer

qu'à préserver notre ethnité. Et d'abord, pour cela, cesser de calomnier le R.S.S. d'Arménie où l'on parle, l'on écrit, l'on prie officiellement en arménien !

Je souhaite persévérance et longue vie à « Arménia » dont le talent unificateur commence à se dessiner.

Jean TERZIBACHIAN
24510 Sainte-Alvère

LETTRE OUVERTE A CHARLES AZNAVOUR

Cher Charles Aznavour, Je voudrais vous exprimer mes chaleureux remerciements et toute mon admiration pour votre chanson « Ils sont tombés », non seulement pour la simplicité et la pudeur dont vous avez su faire un si bel usage dans ses paroles, mais également le talent avec lequel vous l'interprétez.

J'avais déjà eu le plaisir de l'entendre lors de sa création à la télévision, et ce soir là notre surprise a été à la hauteur de notre émotion ; mais la réentendre à l'Olympia devant une salle comble, m'a procuré des joies que je n'attendais plus. Ce n'est certes pas votre plus belle chanson, mais permettez à un arménien de souche de la placer en tête, car l'impact de cette œuvre, envers tous ceux qui l'ont entendue et l'entendront est une des meilleures armes pour sensibiliser leurs opinions concernant le génocide arménien.

Bravo également pour la manière dont vous l'avez présentée sur scène, évitant l'écueil d'un sentimentalisme excessif. Je ne pourrais oublier d'ajouter mes vives félicitations à Georges Garvarentz qui a su créer la musique appropriée à de si belles paroles.

Veillez, cher Charles Aznavour, accepter ma gratitude infinie.

Etant un des responsables de la création de l'Opéra « Anouch » à Marseille, en 1970, j'ai eu le plaisir d'être à vos côtés au banquet qui a suivi. Ce souvenir a pris pour moi, depuis, beaucoup plus de prix.

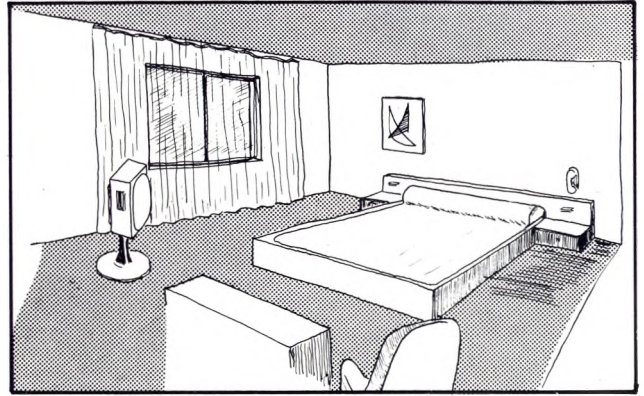
...Je profite de ces quelques lignes pour féliciter toute l'équipe d'« Arménia » de sa persévérance et de son talent, sans lesquels il ne serait pas possible de mener à bien une tâche aussi difficile. Un bravo particulier à Monsieur Cassabalian pour son dernier Editorial qui reflète magnifiquement la pensée de la grande majorité silencieuse.

A. BABAYAN
Marseille

VOTRE ESCALE EN AFRIQUE

HOTEL MONT ARARAT à Abidjan - la perle des lagunes

sur Autoroute de l'Aéroport (carrefour de Marcory)



chambres avec...
cuisine - réfrigérateur - réchaud
coffre-fort individuel - télévision
secrétariat sétno-dactylo
guide pour visite

tél. : 36.26.13 - 35.33.38

B.P. 816 ABIDJAN

République de Côte d'Ivoire

A votre service également :
restaurant - night-club - banque - pharmacie

propriétaire Yézéguelian



Château de Boursault

Champagne N. Fringhian

Siège Social à BOURSAULT, 51200 Epernay

MANUFACTURE SAINT THEODORE

21-25, rue d'Orient

13010 Marseille

Tél. 47.63.63 et 48.61.60

fabricant de tee shirt

n'oublions pas PARADJANOV

« Le Monde », du 26 février, nous a appris la sortie, dans les cinémas parisiens, d'un film de Sergueï Mikaelian « La Prime ». A son sujet, ce journal indique que dans un style qui rappelle « La Corde » de Hitchcock, l'Arménien S. Mikaelian oppose, à huis clos « cadres, ouvriers, contremaîtres et politiques au siège du comité du parti. Un morceau de bravoure technique sur un thème brûlant en U.R.S.S. ».

Ce jugement, encore plus élogieux, est amplement développé dans le numéro du 28 février, sur une demi-page du même journal. Nous sommes très heureux de cette marque de distinction accordée par le critique du « Monde », Louis Narcorelles, dont nous reproduisons, par ailleurs, l'article.

Mikaelian doit mériter amplement ces éloges, car la T.V. française aussi lui en a décernés. Mais la caution la plus précieuse pour ce film a été donnée par Brejnev qui a déclaré officiellement « ...les créations nouvelles du réalisme soviétique reflètent de plus en plus, et avec plus de profondeur, ce qu'il y a d'essentiel dans la vie du pays... Même un cas apparemment aussi particulier que l'octroi d'une prime... trouve alors une grande résonance sociale... ».

Mais ce sont ces marques de distinction trop voyantes envers un homme de talent, de surcroît arménien, qui nous inquiètent, car, irrésistiblement revient en notre mémoire le sort réservé à un autre grand du cinéma soviétique, sinon le plus talentueux des metteurs en scène d'après-guerre, Serge Paradjanov. Comment ne pas soulever, une fois encore le cas de notre malheureux compatriote, dont le crime impardonnable était son anticonformisme, son exubérance d'arménien, traitée de folie par ses collègues jaloux de sa popularité, scandalisés de lire dans les journaux européens : « Un Arménien a élevé au rang international le cinéma ukrainien ».

Depuis le honteux procès que lui ont infligé ses détracteurs à Kiev (s'il avait été en Arménie cela ne serait pas arrivé parce qu'il était aimé et respecté par tous), après la scandaleuse condamnation à une peine extrêmement sévère, incompatible avec son état de santé alarmant, un lourd silence plane sur son sort, entrecoupé de nouvelles pessimistes, non confirmées heureusement.

Il y a un an déjà que dans notre numéro 4, d'avril 75, nous jetions un cri d'alarme, dans un « Dossier sur le cas Paradjanov » nous avions essayé d'alerter nos concitoyens afin qu'ils fassent le seul geste qui eût quelque chance d'améliorer le sort de ce malheureux, sinon de le faire libérer : écrire des lettres, en grand nombre, pour protester contre la détention de Paradjanov, aux adresses déjà indiquées (1).

En notre âme et conscience qu'avons-nous fait ou tenter de faire pour sa libération ? Combien de nous, sacrifiant quelques instants de loisir, ont écrit des lettres de protestation ? Un certain goût pour le confort, les situations assises, que l'on craint d'ébranler en prenant position pour des causes que l'on croit, à tort, compromettantes, nous paralysent. Et pour cacher notre lâcheté, nous prétextons que nos appels n'auraient aucune chance d'être entendus.

Allons donc !

Des exemples célèbres et récents nous ont montré à quel point les autorités soviétiques sont sensibles aux démarches effectuées par les étrangers en faveur de personnes détenues par elles.

Si Paradjanov apprenait du fond de sa prison qu'un détenu d'un asile psychiatrique d'U.R.S.S. a été libéré et autorisé à quitter ce pays grâce à l'action inlassable de ses corrégionnaires qui n'avaient pas hésité à organiser des meetings, à faire appel à diverses personnalités politiques et religieuses, à faire intervenir le P.C. français lui-même, comment ne ressentirait-il pas cette amertume, cette déception de ne pas être Juif ? Ne regretterait-il pas alors d'être Arménien, issu d'un peuple ingrat envers les meilleurs de ses fils, qui ne lui a pas prodigué le soutien unanime et actif auquel il était en droit d'espérer. Par son immense talent qu'il mit au service de son pays, il acquit la célébrité mondiale. Il voulut faire plus, dangereuse témérité, en tournant « Sayat Nova » il ressuscitait le symbole de la Renaissance Arménienne.

Ne restons pas plus longtemps passif car ainsi que l'a écrit Janet Lazarian : « Ne laissons pas l'histoire se répéter. On nous a volé Sayat Nova, Komitas, Tcharentz, sauvons au moins Paradjanov ! ».

J. CASSABALIAN

(1) 1^{re} adresse : Lev Koulidjanon, Souz Cinematographictov, 13 Vasilevskaya, Moscou.

2^e adresse : General Secreter, Amnesty International, 53, Theodobals Rd, London WC 1

ERRATUM

L'auteur de l'article intitulé « Les anciennes religions » paru dans notre numéro 12, pages 17 et 18, est le docteur Koharian, de Valence.

ERREUR

Dans l'éditorial du n° 13, il fallait lire « cultuelle » au lieu de « culturelle ».

LA TELE D'ARMENIA A L'U.G.A.B.

Nous informons nos lecteurs de la région parisienne que notre journal a été invité par le Club des Jeunes de l'U.G.A.B. le samedi 10 avril, pour la présentation de toute son équipe de rédaction.

A cette occasion, le film de l'émission « Tribune libre », que FR 3 avait programmé le 8 octobre dernier, sera projeté.

Venez donc nombreux : Salle Alec Manoogian, 118, rue de Courcelles, 75017 Paris.

17 h : exposition des journaux.
20 h 30 : présentation de « l'équipe Arménia » et projection du film.

ARMENIA ET LES P.T.T.

Nous apprenons que quelques lecteurs ne reçoivent pas leur journal.

Nous prions tous ceux qui auraient des amis dans ce cas de nous le faire savoir afin que nous puissions soit rectifier leur adresse ; soit leur envoyer, si l'adresse est inchangée, un nouvel exemplaire pour pallier la première carence des P.T.T.

AMICALE DES ARMENIENS DE ROMANS

L'Amicale des Arméniens de Romans cherche une troupe de danses arméniennes qui pourrait se produire à l'occasion de son Tacht Hantes prévu à Romans, le 20 juin 1976.

En effet, à cette date, les Romains inaugureront leur nouvelle propriété qu'ils viennent d'aménager et veulent donner un éclat particulier à leur manifestation qui connaît chaque année un vif succès. Il est bien entendu que l'Amicale prendra en charge les frais. S'adresser rapidement à M. Jacques Tchekemian, 28, rue de l'Ecureuil, à 26100 Romans. Téléphone à Romans 02.22.15. Indicatif 16.75

A Z. S.

Nous prions Monsieur Z. S. de Marseille, de bien vouloir nous communiquer ses nom et prénom afin que nous puissions publier sa lettre du 20 février.

en bref

SONIA GHAZARIAN A LA QUATRA

Dans le cadre des vendredis de la « Quatra », le vendredi 23 avril, à 21 heures, dans la salle du Musée Guniet, à Paris, 6, place d'Iéna :

Sonia Ghazarian, de l'Opéra de Vienne, avec des œuvres de Händel, Mozart, Komitas, Ganatchian.

INAUGURATION DE LA MAISON

Dans la matinée du dimanche 9 mai 1976, la Maison Arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille, 12-14, rue Saint-Bazile, sera inaugurée officiellement.

Nos compatriotes, les associations et organisations arméniennes sont cordialement invités à participer à cette cérémonie.

AU CONSEIL SUPERIEUR DE L'EGLISE

Le Conseil Supérieur de l'Eglise sous la présidence de S. S. le Catholicos, dans sa réunion du 9 janvier 1976, a décidé que du 25 septembre au 5 octobre 1976, se situerait le Jubilé du 20^e anniversaire de son élection au trône suprême, ainsi que la bénédiction du Saint Chrême, cette dernière cérémonie ayant lieu le dimanche 26 septembre.

Le Comité du Jubilé est constitué par les personnalités suivantes :

Présidents d'Honneur :
Monseigneur l'Archevêque Eghiché, Patriarche arménien de Jérusalem,

Monseigneur l'Archevêque Chenork, Patriarche arménien d'Istanbul.

Vice-Présidents d'Honneur :
Monsieur Alek Manoughian, Président de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance.

Professeur Arakel Arakelian, membre du Conseil Supérieur de l'Eglise.

Membres d'Honneur :
Monseigneur l'Archevêque Manoukian, représentant de S. S. le Catholicos, pour l'Europe occidentale et Prêlat arménien de France.

Monseigneur l'Archevêque Gomidas Der Stepanian, vice-Prêlat du Diocèse d'Ararat.

Monseigneur l'Archevêque Pappuen Abadian, représentant de S. S. le Catholicos pour l'Amérique du Sud et Prêlat des Arméniens d'Argentine.

Monseigneur Torcom Manoukian Prêlat des Arméniens de l'Est de l'Amérique du Nord.

Le Conseil Supérieur de l'Eglise se chargera de l'organisation des cérémonies du Jubilé.

Fait à St-Etchmiatzine, le 23 février 1976.
Le Conseil Supérieur de l'Eglise.

Avec le concours de HAVAS-VOYAGES
AEROFLOT - INTOURIST

J. CHELELEKIAN

vous propose des VOYAGES EN ARMENIE
départ Marseille / retour Marseille
Prix : 2.950 F
du 7 au 20 Mai 1976
du 4 au 17 Juin 1976

Renseignements et Inscriptions
JACQUES CHELELEKIAN
87, La Canebière - 13001 Marseille
tél. : (91) 50.89.12
Organisation Havas-Voyage Lic. 97

**CARROSSERIE
ET PEINTURE**

Tél. 48.20.84

MISSAKIAN

(de père en fils depuis 1936)

10-12, rue du Docteur Laennec

13005 Marseille

IMPORTATEURS - EXPORTATEURS

Pour toutes vos affaires de :
TRANSIT - TRANSPORTS & DOUANE
M. et M^{me} Jean FRANGULIAN

TRANSITAIRES

agréés auprès du ministère des Finances
sous le N° 793 « J.O. » du 4/1/56

° sont à votre disposition pour vous servir

32, Rue de la République - 13001 MARSEILLE
Bureaux : 91.24.98 - Domicile : 68.02.84

ԱՊԱՐԱՆԻ ԵՒ ԵՐԱՐԱՆԻՑ
ԿՐԻՍՏԱՏՈՒՆՆԵՐ ԵՎ ԿԸ ՓՆՏՈՒՅՐ,
ԿՐԵՄԸ ԿՍՏԱՆԻԼ

**CAISSE D'ÉPARGNE
DE VALENCE**

1, place A.-Briand
Tél. 44.26.14

10 agences en ville



GRANDE PREMIERE MONDIALE DU FILM DE MICHAEL AGOPIAN « LA CAUSE ARMENIENNE »

Ce nouveau film documentaire de 43 minutes présente l'histoire tragique du Génocide Arménien en rapport avec la renaissance du peuple arménien par l'établissement de la République d'Arménie en 1918 et la réalisation de l'Arménie Soviétique d'aujourd'hui.

Produit par Atlantis, le film est écrit et mis en scène par le Dr Y. Michael Agopian. Il est présenté par le Comité de Commémoration de l'Union Arménienne, avec le concours de la Fédération Révolutionnaire Arménienne et la Ligue Démocratique Arménienne. C'est la première grande entreprise de ce genre, tentée à l'unisson par les deux plus grands partis politiques arméniens, dans les soixante dernières années.

Commenté par Mike Connors, la vedette du feuilleton télévisé « Mannix », le film fait un tour d'horizon de l'histoire arménienne. On y donne un aperçu rapide de la vie de la communauté arménienne à la veille du Génocide, avec, en conclusion, une séquence sur la lutte héroïque contre la tyrannie turque.

Ce film se fonde sur des actualités tirées des Archives Nationales des Etats-Unis et sur d'autres sources. Des séquences dépeignent la mission Militaire américaine de Harbour, après la première guerre mondiale, le défilé des soldats arméniens victorieux, dans les rues d'Erévan, après la bataille de Sardarabad en 1918, et le Président Woodrow Wilson, défenseur des droits arméniens, à la conférence de la paix de Paris en 1919.

Le film se base sur des récits de témoins oculaires : des survivants du Génocide, des défenseurs de Musa Dagh et d'autres batailles d'auto-défense contre l'oppression turque. Des interviews ont été faites au Liban, en Arménie Soviétique, à Rome, Boston, Washington, Los Angelès et partout ailleurs. Le chef de la majorité de la Chambre des Représentants, le sénateur Thomas O'Neill et d'autres personnages politiques arméniens ainsi que des historiens renommés expriment leurs points de vue sur la cause arménienne et l'avenir de l'Arménie.

Des collections privées ont contribué à enrichir la documentation.

La musique du film a été spécialement composée et arrangée par Edward Hosbarian. Elle est interprétée en grande partie par le chœur Mormon de la Californie du Sud et par l'Orchestre Symphonique du Collège Luthérien de Californie.

Ont participé également le chœur de l'église des Martyrs Sacrés de Los Angelès, l'Ecole Arménienne de Saint-Mesrob à Montebello et le chœur de l'église de la congrégation arménienne de Los Angelès.

Parmi le personnel des Productions Atlantis, il faut mentionner Barbara Gilmore, producteur associé ; Michael Adams, rédacteur du film et directeur du son ; Carol Kedchekian, script ; Salpi Haroutinian, chargé de recherches ; Roger Tully et Franck Roach, photographes ; Bruce Thomas, cartographe.

La réalisation du film a demandé 9 mois. Il a coûté 79.000 dollars. 25.000 dollars environ ont été offerts par Mike Connors, le Chœur Mormon, Edward Hosharian, le producteur et autres.

Une version abrégée de ce film a été réalisée pour la télévision, les clubs, les églises. C'est « Le Génocide Oublié », qui dure 28 minutes.

Arménien Reporter
Février 1976

SUR UN AIR DE FOLKLORE ARMENIEN

Se familiariser avec « Le Basterma », « Le Soudjoun », « Le pain au Sesame », « Le Lökkoum », « Le Barlava », c'est le plaisir récolté à la soirée arménienne qui a connu un succès considérable. Elle était organisée par la Communauté de Martigues en collaboration avec l'OMSC.

La salle du Grès s'avéra trop petite et comme la soirée fut de qualité, chacun gardera un excellent souvenir. Outre l'attrait du buffet campagnard, le groupe de musique et de danse de la JAF fut admirer avec brio, le folklore traditionnel arménien « Araxe » est un remarquable exemple de danseurs qui le soir après leur travail font revivre ce riche folklore dans sa plus pure tradition. Ils sont accompagnés par « Sassoun », un ensemble instrumental. Qui est donc un très large aperçu des coutumes arméniennes qui ne laissent personne insensible.

En première partie, les journalistes d'Arménia, présentèrent à l'aide de très belles photos un panorama qui permit de mieux connaître ce pays, victime d'une génocité en 1915 et dont les habitants se sont répandus à travers le monde. Ils étaient heureux de se retrouver salle du Grès, les Arméniens de notre région. Ils ont promis de renouveler cette manifestation.

« La Marseillaise »

à travers la presse

UN BEL EXEMPLE DE LONGEVITE ET DE...ROUBLARISE M. MIKOYAN : 54 ANS AU « PARLEMENT DU PARTI »

M. Anastase Ivanovitch Mikoyan prend à quatre-vingt-un ans sa retraite définitive avec la satisfaction d'avoir battu un record. Il avait été élu pour la première fois en 1922 au comité central. Qui d'autre peut se flatter, en U.R.S.S., d'être né à la politique sous Lénine, de s'être hissé au sommet sous Staline et d'avoir pris sous Khrouchtchev et Brejnev figure de mentor ? Cette longévité est le fruit d'une habileté hors pair.

Il fallait du flair au jeune Arménien pour deviner que la révolution avait plus d'avenir pour lui que la prêtrise à laquelle le destinaient ses parents, et pour choisir, dès 1915, le camp bolchevique. Il sut d'ailleurs saisir la chance chaque fois qu'elle se présentait. Sa carrière faillit pourtant s'achever prématurément pendant la guerre civile. M. Mikoyan se trouvait en Arménie quand les forces anticommunistes s'emparèrent des commissaires du peuple. Par hasard, son nom ne figurait pas sur la liste, et il échappa au massacre.

De la perspicacité, il en fallait pour pressentir, en un temps où seuls les bâtisseurs de l'industrie lourde récoltaient la gloire, qu'un spécialiste des biens de consommation pouvait se tailler une bonne place au soleil. Nommé membre suppléant du bureau politique en 1926 — il sera titularisé six ans plus tard — et commissaire du peuple au commerce intérieur, il s'efforça d'appliquer des méthodes qui avaient fait leurs preuves dans le monde capitaliste. Du coup, il réussit à se faire envoyer en mission d'études aux Etats-Unis, alors que les purges frappaient son pays.

Après avoir célébré Staline pendant des années, il fut, en 1956, le premier dirigeant — il était alors vice-président du conseil — à critiquer publiquement l'ancien dictateur. Il fut aussi un précurseur de la politique de détente. Il osa passer des vacances en Yougoslavie, alors que l'U.R.S.S. n'avait pas encore réglé complètement son conflit avec Tito, puis il précéda Khrouchtchev aux Etats-Unis. Après la grande crise des fusées à Cuba, il tenta, non sans succès, de limiter les dégâts. A La Havane, il apaisa le courroux de Fidel Castro, qui avait le sentiment d'avoir été trahi par ses amis russes. A Washington, il examina avec John Kennedy les suites à donner à cette crise.

Il ne s'était pas constitué une « clientèle » dans le parti ; d'ailleurs, il n'aspira jamais à la première place. Il n'était pas non plus au service d'un « patron », sauf pendant la période stalinienne où, pour subsister, il fallait chanter au-delà de toute mesure les louanges du dictateur. Il collabora avec Khrouchtchev aussi longtemps que celui-ci fut solide au poste, mais c'est lui qui, en octobre 1964, se chargea d'aller dire au premier secrétaire que l'heure du limogeage était venue.

M. Mikoyan était alors président du Soviet Suprême. En 1965, il passa à M. Podgorny la présidence de l'Etat et, en 1966, il quitta le bureau politique du parti. Membre du comité central jusqu'à ces derniers jours, il occupait ses loisirs à la rédaction de ses Mémoires. Quelques chapitres ont été publiés dans « Novy Mir ». Ils laissent le lecteur sur sa faim. Un homme qui est resté cinquante-quatre ans au comité central et quarante ans au bureau politique doit pourtant connaître bien des secrets.

B. F.

« Le Monde »
7 - 8 mars 1976

« LA PRIME », DE SERGUEI MIKAELIAN

L'originalité de la « Prime », qui décrit les problèmes suscités par la construction d'un chantier est d'avoir été tourné un an et demi avant une campagne d'agitation où ont été remises en cause les méthodes dilatoires trop souvent pratiquées dans les entreprises pour l'exécution du plan. Comme l'explique le metteur en scène Serguei Mikaelian actuellement de passage à Paris : « Le scénario d'Alexandre Guelman m'a été proposé par les studios Lenfilm de Leningrad, pour lesquels je travaille, en avril 1974. J'avais tourné en 1965 un film intitulé « Je vais dans la tempête », qui pose déjà des questions sur l'attitude des savants face à la recherche et à la création. J'ai reçu un scénario entièrement dialogué — l'essentiel sinon la quasi-totalité des dialogues ont subsisté au tournage — mais sans le découpage technique que j'ai écrit plus tard. J'ai donc aussitôt accepté. Le scénario est alors parti au comité d'Etat pour la cinématographie de Moscou, le Goskino, qui a ratifié ma désignation comme metteur en scène. Le tournage a débuté le 1^{er} août et a duré trois mois. Le film était entièrement achevé le 30 décembre 1974 : contrairement au héros du film, le chef d'équipe Potapov, j'ai gardé la prime qui m'a été attribuée pour avoir respecté les délais fixés ! Le film a été bien accueilli par tous les organismes et par les diverses instances

dirigeantes du cinéma, notamment le conseil artistique du Goskino ».

Selon le cinéaste, « La Prime » n'a eu qu'un succès modéré auprès du grand public, mais cet accueil laisse néanmoins rêveur : dix-huit ou dix-neuf millions de spectateurs l'ont vu à travers toute l'Union Soviétique, après sa sortie à Leningrad en avril 1975 et sa diffusion généralisée dans le reste du pays en juillet. Les communistes occidentaux lui ont accordé une importance particulière, aussi bien au dernier Festival d'Avignon — où il fut présenté sous le patronage de « La Nouvelle Critique » — qu'à la Biennale de Venise, début septembre, où le metteur en scène vint lui-même commenter en plein air pour le public populaire italien.

« La Prime » est effectivement remarquable, moins par ses présupposés politiques, qui en fixent et délimitent très strictement les règles du jeu, que par sa mise en œuvre, son exécution, qui font penser à la « qualité américaine » du meilleur Hollywood, mise au service d'une idéologie bien différente. L'histoire en tant que telle se raconte à peine, car l'originalité du film repose sur le rythme haletant de la narration, les échanges ininterrompus de dialogues, que commentent habilement les images. Potapov, le chef d'équipe, et ses hommes, refusent de toucher la prime qui leur revient pour dépassement du plan. Il provoque une réunion extraordinaire du comité du parti à l'usine. Quatre heures d'affilée, avec une courte pause, le sémillant jeune secrétaire du parti, le directeur de l'usine, le directeur du plan, le directeur du dispatching, l'ingénieur technique chargé des services de sécurité, une jeune femme grutière, le chef du chantier, le directeur du département dont dépend Potapov dans son travail quotidien, et quelques autres, s'affrontent sous le regard narquois d'un jeune homme blond, chef des jeunes communistes dans la brigade de Potapov.

Potapov présente admirablement son cas et ne s'embarrasse guère de moralisme. Tolia, son jeune collaborateur blond, travaille aux pièces : du fait de la négligence générale, du retard des livraisons, il a perdu plus de 400 roubles de salaire. Les 40 roubles qu'on veut lui attribuer à titre de « prime » ressemblent à une aumône.

Les conflits de caractères et d'ambitions se découvrent, les responsables de la marche du chantier, directeurs, cadres, essaient d'esquiver le débat sur le fond : Potapov revient inlassablement à la charge, épaulé par le jeune secrétaire du parti, qui semble avoir la subite révélation d'un paradis

socialiste à conquérir : « J'ai tenu à le rajeunir, nous dit Mikaelian, contrairement au scénario original (où il avait le même âge que Pavel, le directeur de l'usine) afin de le rendre plus crédible. Au début, je le montre sous l'influence de Pavel, puis au cours de la discussion, il perd peu à peu son côté biaisé, son indifférence face à la vie. Il agit ouvertement, avec sincérité, comme on l'attend d'un responsable du parti ».

Film politique par excellence dans le contexte des débats en cours en Union Soviétique, « La Prime » prêche doublement pour sa paroisse : par le sujet traité, qui vise malgré tout à « édifier » le public, à l'amener sur la ligne voulue par le parti ; par son exécution, par la mise en scène, qui semblent indiquer un tournant dans la cinématographie soviétique, par-delà les préoccupations humanistes des films bien connus en Occident d'André Tarkovsky (Andrei Roublev) ou d'Otar Iosseliani (la chute des feuilles, Il était une fois un merle chanteur). Mikaelian vise d'abord l'efficacité, l'évidence de la représentation, par-delà la dialectique un peu tortueuse du débat : mais peut-on croire vraiment que le directeur de l'usine, Pavel, pris d'un soudain remords de conscience, vote à la fin du film, contre ses propres intérêts le remboursement intégral aux autorisés du plan de la prime de 37.000 roubles attribués à l'usine, ce qui lui vaudra le renvoi ?

Il reste une direction d'acteurs — Serguei Mikaelian vient du théâtre — proche de la perfection, une utilisation de la lumière pour signaler le passage du temps, digne d'Hitchcock dans « La Corde », un sens du suspense également hitchcockien. On se demande simplement si, brûlant les étapes, par volonté d'enseignement, le metteur en scène et ses commanditaires ne passent pas à côté d'un problème encore plus grave : par-delà les réalités matérielles, retrouver le drame secret de l'individu au sein de cette société.

Louis MARCORELLES
« Le Monde »
28 février 1976

TIGRAN PETROSIAN

A l'occasion du championnat d'Echecs d'U.R.S.S. dont la finale a été disputée à Erevan au début de janvier 1976, le champion du monde Tigran Petrosian a remporté, de nouveau, la victoire pour la 4^e fois.

Il faut signaler aussi une seconde place honorable pour le jeune Raphaël Vahanian.

« Armenian Reporter »
Janvier 1976.

martigues

Enfin le 9 mars est arrivé. La fête arménienne va avoir lieu. La population martégale répondra-t-elle à l'invitation de l'Office Municipal Socio-Culturel responsable de cette manifestation ? Tous les efforts déployés par ses animateurs, les journalistes d'« Arménia » et les artistes de la JAF seront-ils récompensés ? Les plus optimistes prévoient 200 à 300 personnes. Oh ! surprise, la salle du Grès était pleine à ras bord. Rarement spectacle avait connu un tel engouement.

Monsieur Paul Lombard, Maire de Martigues et Conseiller Général fraîchement réélu, ainsi que Madame, sont dans l'assistance. Des Arméniens habitant les rives de l'étang de Berre et Marseille sont là, bien sûr, mais aussi, et dans une grande proportion les Martégaux qui allaient découvrir l'Arménie et son folklore. « Promenade en Arménie », tel était le thème de la série de diapositives projetées en ouverture de la soirée et proposées par « Arménia ». De très belles images du Lac Sévan et du Mont Ararat, des églises romanes et leurs croix de pierre, l'Évéran nocturne, révélaient l'amour du photographe pour la terre d'Arménie.

C'est ensuite le buffet qui servait de transition entre la partie didactique et la partie proprement artistique : dolmas, soudjour, basterma, halva, etc... Rien ne manquait. Seul le vin était du terroir, comment faire autrement ? Personne ne resta sur sa faim semble-t-il.

Le spectacle reprend enfin, mettant un terme aux agapes et aux discussions.

C'est la troupe de la JAF qui occupe maintenant la scène sous les accords de l'Orchestre Sassoun. D'entrée la musique douce et mélancolique, chaude et endiablée met les spectateurs en condition et les battements de main en cadence le montrent bien.

Quelle grâce et légèreté chez les charmantes danseuses dans leurs longues robes aux couleurs vives !

Quelle force et virtuosité chez les garçons plein de santé.

Le public appréciait par ses ovations, ces danses lentes et nostalgiques, vives et alertes. Quel succès !

L'heure avançant, il fallut pourtant se séparer, chacun emportant une gerbe de souvenirs.

Merci à tous au nom des derniers vieux Arméniens de Martigues qui pour un moment ont retrouvé la chaleur d'une ambiance arménienne.

Merci à tous au nom des Martégaux qui ont pu découvrir et apprécier l'art et le folklore arménien.

« Arménia » et la JAF ont bien servi le peuple arménien, ce soir.

M. ARTINIAN.



alfortville

Samedi 24 janvier 1976, le Comité de la Culture Arménienne d'Alfortville, a donné une représentation au profit de la construction de sa Maison.

En effet, les responsables, appartenant aux diverses associations locales regroupées au sein d'une même formation apolitique, œuvrent bénévolement, pour apporter aux enfants d'origine arménienne, l'héritage des parents rescapés d'un système d'extermination incompré-



hensible et réprouvable. C'est dans la salle des Fêtes de Maison-Alfort que s'est déroulée cette sympathique soirée. D'un style vieillot évoquant un passé riche en souvenirs, les lieux rappelaient la chaude intimité de nos veillées de campagne.

Le visiteur se trouvait immédiatement plongé dans un monde accueillant et d'une simplicité désarmante. Guidé jusque dans les coulisses, il découvrait la fébrile préparation des acteurs. Chacun de ceux-ci jouait déjà inconsciemment une comédie provoquée par le trac, autour de Charlie Koubesserian. Ce dernier, maquilleur de feu le général de Gaulle et actuellement de M. J.-P. Belmondo, avait tenu à apporter sa contribution. S'il n'a pas une bonne pratique de la langue maternelle, qui l'en blâmerait, la sincérité de son cœur ainsi qu'il l'a exprimé sur scène, n'en a pas moins ému. Et la chaleur des applaudissements ont répondu, fondant dans le moule communautaire, ces divers sentiments d'appartenance au même sang.



Durant ce temps, les spectateurs affluaient. Sous ces costumes européens, débordaient la vitalité, la verve, l'abondance colorée des expressions, la décontraction propre à nos compatriotes, faisant penser à l'ambiance d'un marché d'Orient, d'où s'élevait déjà l'odeur des épices. Cette image dans une commune de France, donnait le contraste vivant de deux peuples qui se respectent, ajoutant encore une pierre à l'édifice de civilisations qui se rejoignent. Dans cet agglomérat, outre la bourse aux échanges de salutations, circulaient les dernières nouvelles sur le Liban, où une forte proportion de la Diaspora est installée. Les Beyrouthins qui ont réussi à trouver refuge ici, chez nous, se transmettaient adresses, numéros de téléphone. Leur présence préluait à leur future insertion dans le cercle des originaires de Turquie, Arménie, France, etc...

D'emblée, dès le début du spectacle, la participation était unanime. L'impact de M. Ourpatian (Artine Agha) pilier de la comédie en trois actes écrite par M. Yervant Odian et titrée Tcharchili Artine Agha faisait fuser les éclats de rire. Le fond, ressortant les extrêmes dans un couple, ajoutait au comique des situations, la question des rapports entre deux niveaux d'instruction. D'un côté le snobisme exalté de l'épouse évoluée (Véronique Keuceyan). En recherche toujours insatisfaite dans une exagération inconsciente d'une élévation de son niveau culturel, qui la conduit pré-tentivement à un ridicule enfantin. De l'autre, le mari, Artine Agha, plutôt pratique, représentant la logique opportuniste sans cesse aux aguets du profit matérialiste. Ces incompatibilités en l'occurrence le Docteur Haïk Kahvedjian) prétendant pour la main de la fille (Sylvie Bakerdjian) du côté maternel, et du commerçant Acribas (Strag Hatchadourian) à l'opposé, donnaient des éclairs provoquant un orage électrisant l'ambiance. Enrobant cette greffe, évoluaient avec une aisance remarquable, l'avocat hautain (Constan Constanian), le journaliste (Krikor Bassoumian) à la barbiche très intellectuelle, du valet (Agop Badolian) officiant dans le rôle très difficile de cette spécialité, et nous pré-



sentant tour à tour les autres membres de la troupe Apelian, l'instituteur (Partsegh Kechichian) l'entre-metteur (Ara Guieguian), le commissaire (Agop Topalian), l'étudiant d'Arménie (Ara Mavoyan) tout aussi talentueux. Un personnage savoureux, l'oncle (Avedis Kupelian) a ajouté du piment à l'histoire. L'ovation spontanée au baisser de rideau est aussi allée au souffleur (Garop Topouzian) ainsi qu'au metteur en scène (Georges Badolian). Le déroulement général de cette pièce jouée sans anicroche, mérite le suc-

cès remporté. Ces amateurs dont le jeu n'est plus à ce jour contestable, seront appelés à de nouvelles sollicitations. C'est ici le vœu exprimé par de nombreux critiques présents.

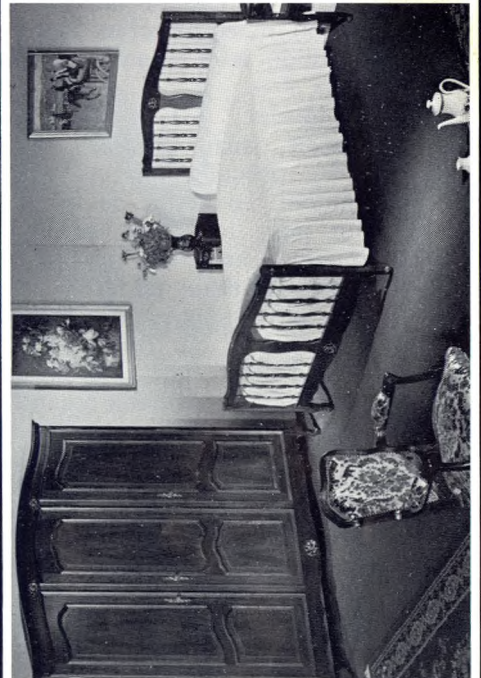
Il est évident que chaque Comité a ses problèmes spécifiques. Mais il est néanmoins regrettable que n'apparaisse en toile de fond, le but commun poursuivi par ceux-ci. Loin de se faire concurrence, il paraît souhaitable après l'arrêt d'un calendrier, de coordonner les différentes manifestations.

Alfortville et Issy-les-Moulineaux représentent les deux localités où existent une forte densité de population d'origine arménienne dans la région parisienne. Il ne faut pas sous-estimer d'autres colonies toutes aussi importantes, disséminées alentour. Une publicité mieux organisée, donnerait la possibilité de profiter d'un plus grand nombre de ces spectacles tant appréciés par nos aînés. Souhaitons que les organisateurs, conscients de leur tâche, se réunissent, s'entraident et forment le nœud du lien qui nous unit.

La deuxième génération a pris la relève voici quelques années. Après une période d'adaptation et d'étude des problèmes généraux, elle a mis en pratique, dans l'optique éducative des parents, son instruction française. Un grand pas a été franchi, et partout, du Nord au Midi, sont montés au jour nos pensées et motivations. Bien compris, aidés souvent par les pouvoirs publics ou sympathisants, elle a dans un premier temps donné le meilleur d'elle-même. Bientôt, elle devra prendre son second souffle pour atteindre sa vitesse de croisière. Alors, le plus important restera à faire. L'outil fabriqué devra enfin être utilisé. Il aura l'emploi qui lui permettra à son tour de construire, ou de démolir son créateur. La Maison de la Culture Arménienne d'Alfortville est en chantier. Elle est le résultat d'une volonté de ne pas voir s'éteindre l'acquis d'un peuple millénaire. Dans ses murs vont résonner les joies, les peines et les espoirs que tout un chacun ressent. C'est pour cela que si petite qu'apparaisse sa réalisation, elle est immense pour ceux qui se sont attelés à la faire aboutir et demande encore l'appel aux cœurs généreux. Les dons si modestes soient-ils peuvent être adressés à : « Association de la Maison Culturelle Arménienne », 9, rue de Madrid, 94140 Alfortville.

Gérard GUIRAGOSSIAN

2^e AVENUE N° 42 -
Z. I. DE VITROLLES



FABRIQUE DE MEUBLES
**LAURENT
EUKSUZIAN**

7^e MEDAILLE D'OR DE LEUR FABRICATION

OUVERT LE DIMANCHE

FOOTBALL

U.G.A. ARDZIV

Après une série de quatre nuls pour ses quatre derniers matches, l'U.G.A. Ardziv vient d'entamer une nouvelle série, mais de victoires cette fois-ci. En effet, pendant le mois de février les Arméniens ont gagné deux fois en deux matches et ont ainsi consolidé leur classement en promotion « A ».

Le 8 février, l'U.G.A. Ardziv se déplaçait aux Caillols dont l'équipe le précédait d'un point au classement. Le début de la rencontre fut pour le moins explosif et surprenant : en effet, après dix minutes de jeu deux pénalties furent sifflés et réussis par Dermesopian d'une part et par Bertuit pour les locaux d'autre part. Après ce premier round égal, les deux équipes volontaires et décidées se créèrent de nombreuses occasions de buts mais c'est Gilles pour l'U.G.A. Ardziv qui donna l'avantage à son équipe avant la mi-temps.

La deuxième mi-temps fut équilibrée, et c'est le club des Caillols qui le premier fut en action : pendant une période de domination où les locaux virent deux tirs renvoyés par les montants, l'égalisation survint par l'intermédiaire de Patrik Dhô. Alors que l'on s'acheminait vers un nul équitable, la surprise survint : à deux minutes de la fin, la défense locale tarda à dégager le cuir et permit à Gilles, à l'affût, de récupérer le ballon et de marquer le but de la victoire de l'U.G.A. par 3 à 2.

Deux semaines plus tard, le club arménien recevait le solide leader du groupe, c'est-à-dire le S.O. Cassis celui-là même qui avait éliminé l'U.G.A. en Coupe de Provence.

Sévèrement battue au match aller par 4 à 1 et en Coupe de Provence par 3 à 0, l'U.G.A. Ardziv qui avait une revanche à prendre ce jour-là, livra son meilleur match de la saison.

La première mi-temps fut équilibrée, pourtant c'est Cassis qui eut les meilleures occasions par Giorqi qui manqua la cage ouverte à la 29^e minute et Kernacker qui vit son tir canon dévié par le portier arménien Boghossian.

La deuxième mi-temps commença par une surprise, car après une minute de jeu, Doroumian permit à Toudayan, bien engagé entre les défenseurs adverses, d'ouvrir le sco-

re. Après ce but, les Arméniens se déchaînèrent et firent le forcing jusqu'à la fin du match.

C'est ainsi qu'après plusieurs chaudes alertes pour Cassis, Dermesopian reprenait de la tête un coup franc de Rossi et marquait un deuxième but. Ce but assurait définitivement le succès (2 à 0) de l'équipe arménienne sur un leader battu et déçu.

Après quinze matches, l'U.G.A. Ardziv avec cinq victoires, cinq nuls et cinq défaites occupe la 5^e place avec 30 points, à six points des leaders Cassis et Gap.

J.S.A. SAINT-ANTOINE

Les résultats obtenus par la J.S.A. Saint-Antoine en ce mois de février semblent confirmer le retour en forme constaté depuis le début de l'année.

Toutefois, il faut signaler que seulement quatre points séparent la J.S.A. des « relégables » du groupe II de Promotion d'Honneur « B », mais le moral étant là, on peut voir l'avenir avec confiance.

Le 8 février, la J.S.A. avait un déplacement difficile au Canet. La première mi-temps fut équilibrée et après que les locaux aient ouvert le score, Chareyre égalisa pour la J.S.A. Dès la remise, Vincentelli, du Canet, dut quitter le terrain pour un claquage, la défense locale quelque peu désorganisée par cette sortie, passa un très mauvais quart d'heure : en effet, entre la 53^e et la 68^e minute, Chareyre marqua la bagatelle de 4 buts.

La J.S.A. menant 5 à 1 baissa ensuite le pied et permit ainsi aux locaux de ramener le score à 5 à 3 à la fin du match.

La J.S.A. Saint-Antoine joua les deux rencontres suivantes contre le même adversaire : Istres. La première de ces rencontres était le match en retard du 12 octobre et se joua ainsi à Istres : les Istréens ouvrirent le score dès la 5^e minute et malgré une domination locale, Chareyre (encore lui) parvint à mettre les deux équipes à égalité au repos. A la reprise, la J.S.A. jouant contre le vent parvint à prendre l'avantage par une tête plongeante de Honorat. Ce but eut pour effet de déchaîner les locaux qui accablèrent leurs visiteurs en défense et l'égalisation survint après un cafouillage. Les dernières minutes de la rencontre furent très pénibles pour les protégés de Zakeyan qui obtinrent malgré tout un nul méritoire 2 à 2.

On espérait une rencontre aussi passionnante que la précédente pour cette nouvelle opposition entre la J.S.A. et Istres, malheureusement, le match fut plus heurté et les équipes se retrouvèrent à la fin du match de nouveau dos à dos sur le même score de 2 à 2.

Après 15 rencontres, la J.S.A. Saint-Antoine compte 30 points et a un retard de 7 points sur le leader S.A. Saint-Antoine.

En Coupe de Provence, la J.S.A. poursuit sa route : en seizième de finale l'adversaire était Michelis qui évolue en Promotion d'Honneur « A », le match très dur vit une fin très houleuse : on jouait les arrêts de jeu quand Elmassian égalisa pour la J.S.A. (1 à 1), ce but incita un spectateur trop impulsif à frapper l'arbitre de touche, à la suite de cet incident M. Medam, arbitre central, ne fit pas jouer les prolongations. Par la suite, la Ligue donna match gagné à la J.S.A. Saint-Antoine.

En huitième de finale, l'adversaire était le F.C. Burel. Après avoir été mené à la mi-temps, la J.S.A. marqua deux buts en deuxième période par Dossetto et par Masse-redjian dans les dernières secondes de la partie. Cette nouvelle victoire (2 à 1) acquise une fois de plus en fin de partie, permet à la J.S.A. Saint-Antoine de rester qualifié dans cette compétition.

JUDO

Les 28 et 29 février 1976 se disputaient les championnats de France de Judo.

En catégorie des poids moyens Tchoullouyan de l'A.S.P.T.T. de Marseille perdit son titre de Champion de France dans le tableau « A » face à Auffray. « Tchou » se reprit par la suite pour terminer 3^e, ce qui représente à défaut d'être champion, une très bonne performance.

Dans les poids moyens, remarquons les qualifications en poules éliminatoires de R. et Max Hairabedian, d'Aubagne, ceux-ci se faisant éliminer ensuite en matches de tableau.

En poids mi-lourds, notons la participation de Papazian, de Maisons-Alfort qui se fit battre dans les matches de poules d'élimination.

Christian MANOUKIAN

VASKEN 1



Sa Sainteté Vasken 1^{er}, Catholicos et Patriarche Suprême de tous les Arméniens, est né le 20 septembre 1908, à Bucarest (Roumanie), fils de Abraham Baldjian, travailleur modeste, et de Siranouche, originaire d'Edirné, qui dès son jeune âge, embrassa la carrière d'enseignante ; elle jouissait dans son entourage d'une grande estime, et était connue comme « Siranouche Varjohie » (institutrice Siranouche). Antérieurement à son établissement en Roumanie, durant 7 ans, elle travaille en qualité d'institutrice à Rhodes dans les lycées nationaux des quartiers de Saint-Roi et Sainte-Croix. Au cours de son séjour à Bucarest, Siranouche avait eu des activités fructueuses au sein des associations féminines et surtout des organisations nationales.

Léon-Garabed, tel était le prénom de baptême de Sa Sainteté.

Ses parents, malgré leurs moyens modestes, avaient consenti tous les sacrifices possibles pour pouvoir doter leur fils unique d'une instruction supérieure. Il fit ses études primaires, secondaires et supérieures, d'abord dans les établissements arméniens de Bucarest, ensuite dans les établissements d'Etat, allemand et roumain. En 1928, il obtient le diplôme commercial de classe moyenne, et en même temps, suit les cours du soir sur la littérature et la langue arménienne.

Dès son jeune âge, il prend une part active dans l'union générale sportive, et s'intègre dans la communauté arménienne, au sein de laquelle il était recherché pour ses talents de déclamateur de poèmes. Ses auteurs préférés étaient Toumanian, Varoujan, Metzarentz, Siamanto, Tcharentz. A l'âge de 14 ans, conjointement à ses études scolaires, il était astreint de travailler chez des négociants arméniens pour pouvoir subvenir à ses frais de scolarité ; à partir de 1929, il assumait les fonctions d'aide-instituteur et de secrétaire au lycée arménien de Bucarest.

En 1931 - 1932, réussissant avec succès les examens d'entrée, il est admis à l'Université de Littérature et de Philosophie de Bucarest. Il choisit comme spécialité la Pédagogie et la Psychologie. En 1936, il obtient son diplôme universitaire.

Il se voue entièrement à l'éducation arménienne, et est nommé professeur titulaire au Collège arménien de Bucarest, où il exerce une activité fertile pour l'éducation des enfants arméniens. Nombreux sont dans

la génération arménienne de Bucarest, ceux qui furent ses élèves et qui gardent de lui un souvenir impérissable.

A cette époque, le prélat du Diocèse de Roumanie était l'Archevêque Houcik Zohrabian, du séminaire d'Etchmiadzine, qui avait perfectionné ses études universitaires en Allemagne. C'était un ecclésiastique érudit et vénérable avec lequel le futur Catholicos entretenait d'excellents rapports ; ce haut prélat eut une grande influence sur lui. En 1935, l'Archevêque Karékine Hovsepian, l'un des plus éminents chefs spirituels de l'époque, avait également visité la Roumanie, ainsi que le Catholicos d'Antilias (Liban). A l'issue d'une conférence de ce dernier sur les Arts et l'Architecture arméniennes, le futur Chef Suprême fut extrêmement sensibilisé : il se leva et récita instinctivement le poème de Tcharentz « Yes im anouché Hayastani ». Dès lors, inspiré profondément de l'esprit et de l'âme de ces deux vénérables ecclésiastiques, il avait pris une décision sur son avenir. En 1948, l'Archevêque Houcik Zohrabian, prélat de Roumanie, mourut : le jeune Léon Garabed, en se recueillant devant le cercueil du défunt, sentit s'éveiller en lui la vocation de servir Dieu et sa Nation. La direction administrative du Diocèse de Roumanie avait déjà fixé son attention sur lui. Elle lui proposa de se faire ordonner prêtre et ainsi de continuer l'œuvre du prélat défunt. Après une entente bilatérale, pendant l'époque sombre de la guerre mondiale, le jeune Garabed, candidat au sacerdoce, accompagné d'un prêtre, se rendit en Grèce et fut ordonné « Vartabed » (Archimandrite), le 30 septembre 1948, en l'église arménienne de Saint-Garabed d'Athènes, par l'Archevêque Garabed Mazloumian, prélat de Grèce. Par l'ordination, il fut nommé Vasken. De 1943 et jusqu'à 1955, pendant les périodes difficiles de la guerre, il assumait les fonctions de prélat de Roumanie, et, en même temps, pour accroître et développer ses connaissances religieuses, il suivait les cours de Théologie à la Faculté de Roumanie. Durant les 12 ans de sa prélature, à part ses activités de religieux et de prédicateur, il s'occupa aussi de travaux littéraires, il publia :

- Sous le nom de « Herg » (Labour), le périodique littéraire, national indépendant.
- Une brochure « Père Khrimian l'Educateur ».
- Un opuscule « Note Messe ».
- Une monographie concernant un roman de Frantz Werfel, « Les quarante jours du Moussadagh » et autres œuvres littéraires.

En 1945, lors de l'élection du Catholicos Kevork VI, il fut désigné pour aller à Etchmiadzine comme prélat et délégué du Diocèse de Roumanie, pour participer à l'élection et à la consécration du Catholicos. A son retour, il publia « Hayreni Arevine Dag » (sous le soleil de la Patrie), ses impressions sur la Patrie.

En 1951, il fut ordonné Evêque, en même temps que l'actuel Patriarche de Jérusalem, l'Archevêque Yéghiché Derderian, par S.S. le Catholicos Kevork VI.

En 1954, le Catholicos Kevork VI meurt. Il fut procédé, avec un an de retard, aux préparatifs de l'organisation des cérémonies et formalités de l'élection du successeur au Siège Suprême.

En septembre 1955, l'Evêque Vasken fut choisi et élu Catholicos et Patriarche Suprême de tous les Arméniens par les délégués ecclésiastiques et laïcs envoyés du monde entier et le dimanche 2 octobre, en présence de 12 évêques et avec leur participation, il fut sacré Catholicos de tous les Arméniens.

Notions sur le mode d'élection

Peuvent participer à ce scrutin, tous les évêques de l'Eglise arménienne plus les délégués laïcs (chacun

d'eux représentent une tranche de 25.000 fidèles et de ce fait, participent à l'élection plus de laïcs que d'évêques).

Dans des conditions relativement favorables et jouissant de la sympathie et de la confiance de tous ses compatriotes d'Arménie et de ceux de la Diaspora, le jeune Catholicos entreprit des travaux de bâtisseur. Lors de son Patriarcat, son activité la plus caractéristique fut marquée par les visites à l'étranger. Depuis 800 ans, les Catholicos arméniens n'étaient presque jamais sortis d'Etchmiadzine. Ce fut S.S. Vasken 1^{er}, qui pour la première fois, se rendit à l'étranger pour contacter ses fidèles, disséminés dans le monde entier.

Pour les Arméniens éparpillés dans la diaspora, Etchmiadzine et la Mère Patrie étaient un rêve, une idée, une sorte de symbole. Vasken 1^{er} a, par ses contacts directs, démontré que ces rêves et idées sont des réalités tangibles ; et ainsi, il consolida leur foi chrétienne, leur amour inébranlable vis-à-vis du Saint-Siège d'Etchmiadzine qui fut, durant plus de 17 siècles, le berceau spirituel, culturel et même administratif de notre peuple.

Ses visites firent des conquêtes prodigieuses quant aux rapports et contacts entre les compatriotes d'Arménie et ceux résidant à l'étranger, qui éloignés de la Mère Patrie à la suite des malheurs de la première guerre mondiale étaient presque nuls. Pendant son avènement, les liens et les rapports déjà existants, entre l'Eglise arménienne et ceux des autres cultes chrétiens, quoique étant bons, furent très sensiblement améliorés. Ainsi au cours de ses visites à l'étranger il eut des entrevues officielles avec leurs différents chefs spirituels, par exemple : Russie, Bulgarie, Roumanie, Georgie et surtout l'Archevêque de Canterbury, chef de l'Eglise anglicane. En 1970, l'événement qui revêtit un éclat particulier fut sa visite exceptionnelle et historique au Vatican, à sa Sainteté Paul VI. Dans



notre histoire, ce fut la première fois que le Catholicos de tous les Arméniens, accompagné de plus de 12 archevêques, entouré des représentants de tous les Arméniens, venus du monde entier, rendit une visite officielle au Vatican. Reçu solennellement à la Basilique Saint-Pierre, comme le Chef Suprême spirituel de la plus vieille église chrétienne. A cet égard, il est à signaler que les contre-visites des chefs spirituels à Etchmiadzine revêtirent un caractère d'une très grande importance pour mieux connaître l'histoire et la propre physionomie de l'Eglise arménienne.

La phase principale, parmi ses œuvres rénovatrices durant les 20 années de Patriarcat, fut ses travaux de bâtisseur et de rénovateur. Le Saint Siège d'Etchmiadzine fondé en 301, est la première cathédrale du monde chrétien. Durant plusieurs années tombée en désuétude, presque en ruine, un besoin urgent de restauration s'imposait : ce fut donc l'un des sujets de préoccupation de S.S. Vasken 1^{er}. Grâce à la Fondation Kaloust Gulbenkian et dans un temps record, il parvint à faire restaurer la cathédrale avec ses enceintes rebâties.

Ainsi rénovée, elle eut un aspect embelli, resplendissant et digne d'Etchmiadzine. Dans le même ordre d'idées, par les généreuses donations des Arméniens vivant à l'étranger et attachés à leur Eglise, il fit restaurer, en Arménie, les édifices architecturaux et les églises représentant de grandes valeurs historiques et artistiques comme celles de Hripsimé, Kayané, le couvent de Geghart, l'Eglise de Ptchni, etc...

Parmi ces travaux, un des plus importants est la réédification du Nouveau Palais (Nor Véharan). En 1912, un bienfaiteur national, Alexandre Mantachian avait fait bâtir, dans l'enceinte d'Etchmiadzine, en face du Saint Siège, un nouveau palais (Nor Véharan) dont la construction fut terminée au début de la guerre 14/18. Depuis cette date et jusqu'en 1956, à la suite des guerres, il avait servi successivement d'asile aux émigrants, de caserne et d'hôpital.

Ce n'est qu'en 1956 que le Gouvernement d'Arménie l'a remis officiellement à la disposition du Catholicos ; il était malheureusement tombé en désuétude. Sa Sainteté, grâce aux dons des Arméniens de la Diaspora, le fit restaurer avec beaucoup de sollicitude, ainsi que tous les bâtiments historiques se trouvant dans l'enceinte, ainsi on peut dire qu'Etchmiadzine est devenu le Vatican arménien.

A l'issue de toutes ces réalisations matérielles, l'objet essentiel et principal des intentions de Sa Sainteté consistait à s'occuper de la formation et de la réorganisation spirituelles et administratives de notre Eglise. Dans ce domaine, de très sensibles modifications et progrès furent obtenus tant à l'intérieur de l'Arménie que dans les diocèses de la Diaspora.

Au cours de ces 15 à 20 dernières années, de nouveaux ecclésiastiques furent formés, et attribués particulièrement à l'Eglise d'Arménie, où un réveil religieux était visible. Les fidèles étaient plus nombreux ainsi que les baptêmes. La cérémonie du mariage religieux qui n'existait plus, petit à petit s'intensifie.

La position du gouvernement soviétique, vis-à-vis de la religion est bien connue, mais les rapports du Gouvernement d'Arménie sont bienveillants à l'égard du Patriarche Suprême. Le Catholicos jouit d'une grande estime, des considérations et du respect des intellectuels et des milieux gouvernementaux ; il est pour le peuple arménien le Chef Suprême et même on l'appelle « Roi ».

Après l'accomplissement de tous ces projets, l'aspiration fondamentale de S.S. Vasken 1^{er} est l'Union de Notre Eglise.

Son idéal et son profond souhait consiste à voir cette dernière réorganisée, renforcée au point de vue spirituel, moral, administratif et rassemblée sous les

auspices spirituels du Saint Siège d'Etchmiadzine. Il souhaite ardemment que tous ses compatriotes de la Diaspora soient de fidèles citoyens du pays dans lesquels ils résident d'une part ; et animés de leur foi et culture, inspirés des meilleurs sentiments d'attachement au Saint Siège d'Etchmiadzine et à la Mère Patrie d'autre part. C'est de cette manière que sera raffermi le lien spirituel des Arméniens de la Patrie et ceux de l'étranger d'où naîtra l'Unité Arménienne.

A l'étranger, disséminés de par le monde, pour que nous puissions, à l'aide de notre culture, préserver notre personnalité, il nous est plus qu'indispensable de mettre de côté toutes nos divergences, en nous unissant en notre âme et conscience, pour renforcer toutes nos organisations spirituelles et culturelles en déployant unanimement tous nos efforts pour le progrès de Notre Patrie, et pour l'aboutissement en toute justice des Droits du Peuple Arménien. ■

Etchmiadzine



Origine du nom d'Etchmiadzine

Etchmiadzine se prénomme à l'origine « Vagharchabad » du nom du roi Vagharch 1^{er} de la dynastie des Arsacides, et fut édifée en 117-140.

Cette ville se trouve à 20 kilomètres au Sud-Ouest d'Erévan. Elle joua un grand rôle, soit dans notre histoire ancienne, soit dans l'histoire de l'Arménie de nos jours.

Vagharchabad prit le nom d'Etchmiadzine à la suite de la propagation de la vision qu'eut Saint Grégoire l'Illuminateur (Etchmiadzine signifie le Christ descendu du Ciel) parmi le peuple.

Après des dizaines d'années, ce nom s'ancre dans l'esprit de la population et petit à petit le nom originel se perdit.

En prenant le nom d'Etchmiadzine, l'Eglise glorifia et rendit éternelle la vision de Saint Grégoire l'Illuminateur.

La date du 25 janvier 302 fut définitivement adoptée pour la vision de la descente du Christ sur l'empla-



cement de ce qui est aujourd'hui Sainte Etchmiatzine.

A partir du 4^e siècle et jusqu'à nos jours Etchmiatzine fut et reste notre centre religieux et tous les Catholicos qui se sont succédés sur son trône ont le titre de Catholicos et Patriarche de tous les Arméniens.

Vision de Saint Grégoire

Il était minuit, raconte Saint Grégoire, vous dormiez tous d'un profond sommeil. Quant à moi, éveillé, je songeais à la divine providence. Tout à coup j'entendis un bruit sourd, je vis le ciel s'entrouvrir dans une lumière éclatante et une forme lumineuse d'aspect humain descendre, qui m'appelle par mon nom. Cette forme étrange était le Christ tenant un objet d'or ; s'approchant du palais il frappe par terre. La porte d'entrée d'Etchmiatzine s'appelait à l'époque Porte de Drtad.

L'intérieur du temple présentait un espace vide. C'est là que se situait l'ancien emplacement souterrain de ce qui fut le lieu de l'Eglise de Santaramed.

Dans cette vision, il y avait également trois colonnes qui figuraient le lieu où Heripsimé, Gayané et Mariané subirent leur martyre.

A sa sortie de l'oubliette (Khor Virab) Saint Grégoire l'Illuminateur commence l'organisation de l'Eglise chrétienne.

Sa première œuvre fut d'élever, en lieu et place de la grande colonne, une Cathédrale, mais il dut attendre car, en cet emplacement, était érigé un temple païen. Mais pour arriver à ses fins, il fallait suivre les rites, le démystifier et il trouva suffisant momentanément d'élever une grande croix.

Quant à l'emplacement où les trois vierges furent immolées, leur sang ayant sanctifié les lieux, il fit construire immédiatement des lieux de prière en témoignage de leurs martyres.

En premier lieu il fit emmurer les corps des Saintes et enterrer. Ensuite il fit construire trois églises sur les lieux du martyrologe.

Ces chapelles sont conservées de part les siècles jusqu'à présent sous le nom de Sainte Heripsimé et Sainte Gayané. La troisième porte le nom de Sainte Choghagat, mais ce n'est que par la légende que l'on sait, que l'on présume, que c'est celle de Sainte Mariané. Même le tombeau est au-dessus du sol.

Quant au nom de Choghagat qui est également donné à la vision de Saint Grégoire l'Illuminateur, on présume que celui-ci avait fait son lieu de prédilection l'endroit du martyrologe et que c'est là où il vit la

descente du Christ. Ces trois églises sont encore debout quoique ce ne soient pas celles construites par Saint Grégoire l'Illuminateur.

Celle de Sainte Herpsimé fut restaurée par le Catholicos Gomidas ; quant à celle de Sainte Gayané, elle le fut par le Catholicos 1^{er}, au 7^e siècle.

Choghagat fut à son tour restaurée par le Catholicos Nahabed à la fin du 17^e siècle.

Sous les Eglises de Saintes Heripsimé et Gayané, enfouis profondément, sous des pierres énormes, se trouvent les ossements des trois Saintes.

Ceci a été prouvé ces derniers temps par la tentative de vol des ossements de Sainte Heripsimé par les prêtres latins, quant à ceux de Sainte Gayané c'est la curiosité du Diacre Hovhanès qui les mit à jour.

La cathédrale porta au début le nom de la Sainte Vierge, mais le peuple arménien a préféré l'appeler Sainte Etchmiatzine pour perpétuer la vision de la descente du Christ.

L'organisation et la vie de la Ville Sainte

Sainte Etchmiatzine est régie par un Conseil Supérieur de l'Eglise dont le président est S.S. Vasken 1^{er}, Catholicos de tous les Arméniens, et composé de 4 ecclésiastiques de haut rang ainsi que de trois experts qui sont des professeurs ou experts en la matière.

Elle gère sept monastères : Kheghart, Vagharchabad, Khor Virab, Sainte Croix d'Eghekatzor, Sainte Heripsimé, Sainte Gayané, Sainte Choghagat. Le séminaire est dirigé par un supérieur et un sous-directeur. Les séminaristes sont au nombre de 35/40 qui reçoivent leur instruction, outre du patriarche, de douze professeurs civils.

Il est édité un mensuel qui se nomme Etchmiatzine sous la direction de sept rédacteurs civils et religieux.

Plusieurs sous-comités s'occupent de la vie et de la gestion des Saints lieux ; ainsi il y a :

1. Un prêtre qui reçoit les hôtes.
2. Deux à trois architectes sont attachés en permanence au patriarcat suprême.
3. Un comité de gestion financier.
4. Un économat.
5. Un comité de gestion pour toutes les publications.
6. Un comité pour les moyens de transport.

Le budget de Sainte Etchmiatzine est alimenté par les quêtes et les cierges dans les églises mais surtout par les dons généreux envoyés par les Arméniens de la Diaspora.

D'après la déclaration du Patriarche, les trois-quarts du budget d'Etchmiatzine sont couverts par l'argent que laissent les fidèles en brûlant les cierges.

Dans toutes les églises et couvents d'Etchmiatzine des milliers de fidèles viennent participer aux cérémonies religieuses, surtout pour les grandes fêtes et conformément à nos anciens rites, ils viennent immoler des agneaux. Les danses régionales (Mouche, Sassoun, Vaghachabad) accompagnées d'instruments de musique typiquement arméniens, créent une ambiance extraordinaire.

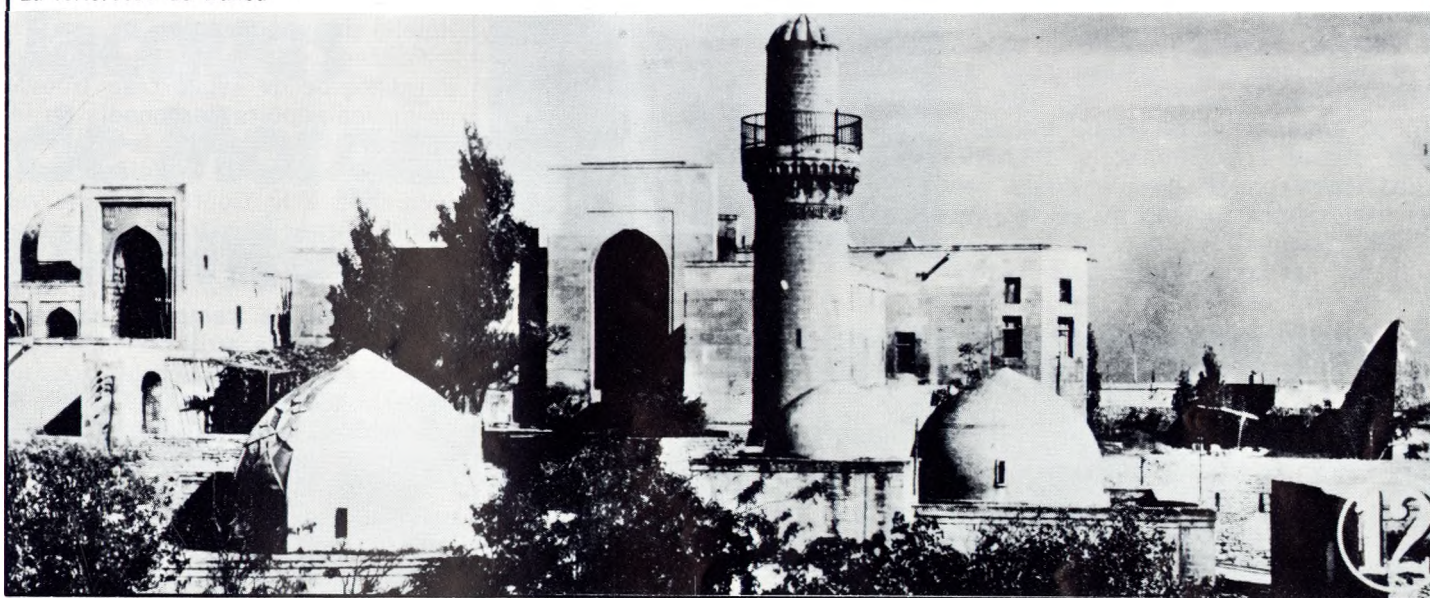
Comme ce numéro d'« Arménia » paraît vers Pâques, on peut dire qu'à l'occasion de cette fête, Sainte Etchmiatzine sera trop petite pour recevoir la multitude des fidèles qui vont se presser ce jour-là sur les lieux saints.

Il a été édifié à la mémoire des 1.500.000 Arméniens massacrés par les Turcs, un monument dans l'enceinte de Sainte Etchmiatzine. Ce sont nos Khatchkars qui forment le motif principal de ce monument qui est l'œuvre des plus grands sculpteurs d'Érévan.

C'est sur l'ordre de S.S. Vasken 1^{er} qu'il fut édifié en octobre 1965 et l'inauguration eut lieu en présence des plus hautes personnalités ecclésiastiques venues du monde entier ainsi que de milliers de pèlerins. ■

LA CHUTE DE BAKOU

La forteresse de Bakou



Après avoir conclu la paix avec les trois, soi-disant indépendantes, Républiques transcaucasiennes le commandement turc a consacré tous ses efforts dans la direction de Bakou. Le traité de Batoum signé le 4 juin 1918 imposait à l'Arménie de laisser passer librement les troupes turques se dirigeant vers le front qui était alors dans les alentours de Bakou. La Géorgie était occupée par les Allemands qui ne voyaient pas d'un œil bienveillant les ambitions grandioses des chefs Ottomans mais n'avaient rien contre la conquête de Bakou, ayant un gros besoin du pétrole. Le gouvernement d'Azerbaïdjan siégeait encore à Ganja (anciennement Elisavetpol, actuellement Irovabad) et rêvait de rentrer à Bakou avec l'aide de ses amis turcs.

Avant même de déclarer son indépendance le 26 mai 1918, le gouvernement géorgien a cherché la protection allemande. Ce revirement de politique étrangère du pays a forcé les missions diplomatiques des Alliés de quitter la capitale géorgienne Tiflis (actuellement Tbilissi) et s'installer au moins temporairement à Vladikavkaz (actuellement Ordjonikidze). Avant son départ le chef de la Mission Britannique, le colonel Geoffrey Davies Pike a persuadé Rouben Tchalkhouchian, attaché à l'ancien état-major de l'armée du Caucase, d'arranger la destruction d'un pont très important sur

la ligne entre Batoum et Bakou. Ce chemin de fer devait ravitailler l'assaut des Turcs sur Bakou et en même temps ramener les produits pétroliers en échange. Tchalkhouchian a trouvé la dynamite (d'ailleurs volée du dépôt militaire géorgien) ainsi qu'un patriote arménien qui connaissait la région et qui s'est chargé de faire sauter un des piliers du pont Dzigvinskii. Toutefois il n'a pas su le démolir et les sapeurs allemands l'ont réparé quelques jours après l'attentat.

Bakou, le centre de l'industrie pétrolière en Europe avant la Première Guerre Mondiale, était gouvernée par une commune depuis le 25 avril 1918. Ce gouvernement d'extrême-gauche n'a duré que 97 jours et a été remplacé par un autre portant un nom étrange : Dictature de Centrocaspia. Le changement a eu lieu lorsque la majorité du Soviet des Ouvriers et des Soldats a abandonné de soutenir les Communistes. D'ailleurs c'était trois jours avant l'arrivée du premier échelon des troupes anglaises venant d'Enzeli en Perse. Il était composé de 44 hommes seulement. Plus tard le général L.C. Dunsterville, le commandant en chef des troupes britanniques, a augmenté le contingent. Toutefois le chiffre total des combattants n'a jamais dépassé 1.500.

Après avoir cédé le pouvoir, les 26 commissaires, avec leur chef

Stephan Chaumian ont été autorisés à s'embarquer pour Astrakhan dans l'embouchure de la Volga et qui était contrôlée par Moscou. Toutefois leur bateau a été dévié vers Krasnodosk où ils furent emprisonnés par le gouvernement de Transcaspia formé principalement par les Socialistes Révolutionnaires. Finalement les 26 commissaires, avec Chaumian en tête, ont été amenés à l'intérieur du pays et ont été brutalement fusillés à mi-chemin. C'était par une chance inouïe qu'Anastas Mikoyan n'ait pas fait partie de ce groupe et ait pu rejoindre Moscou.

Les Soviets étaient convaincus que le massacre avait été organisé par le commandement anglais ou tout au moins avec leur connivence. Etant donné que plusieurs diplomates anglais ont été détenus par les autorités bolchéviques et que le sort du colonel Pike était inconnu, les Anglais auraient pu garder Chaumian et ses camarades comme otages, surtout que Chaumian, un ami de Lénine, était nominalement membre du gouvernement de Moscou et avait des pouvoirs illimités pour le Caucase.

Après le départ des cosaques du colonel Bicherakhoff pour Derbent, l'évacuation des troupes anglaises et d'un détachement arménien d'Amasasp, le comité municipal a décidé de laisser rentrer les Turcs.



Gen. G.G. Korganoff



Les troupes allemandes à Tiflis

Gen. I.G. Bagratuni



Rouben Tchalkhouchian



D'ailleurs avec toute l'artillerie évacuée la ville ne pouvait pas se défendre contre les forces bien équipées turques.

Il y a une nombreuse littérature sur les événements de Bakou mais la plupart des auteurs s'arrêtent au 14 septembre 1918 pour une raison ou une autre. L'auteur de cet article vient de publier à New York « The Fall of Baku » où il a tâché de combler la lacune en reproduisant le rapport de C.M. Evanguloff adressé à son chef le général Iakov G. Bagratuni dans lequel il donne les affreux détails des massacres.

Pendant de nombreuses années l'original de ce rapport se trouvait parmi les papiers personnels du feu général G.G. Korganoff, le conseiller militaire auprès de la délégation arménienne à la Conférence de Versailles. Après son décès à Paris, en 1954, sa veuve a donné les archives (concernant l'Arménie) de son mari à son aide de camp, le capitaine Bogdan V. Eghiazaroff de Nork. Etant malade en 1969, ce dernier a donné toute la documentation à l'auteur de cet article. Ignorant le sort d'Evanguloff, il était assez gênant de publier son rapport. C'est après de nombreuses recherches et les annonces dans la presse russe et arménienne sur les trois continents (l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Asie) restées sans réponse, que le rapport a été publié.

Il y a deux philosophies : les uns disent qu'il faut oublier le passé tragique des Arméniens ; les autres ne peuvent pas le faire tant que les témoins des massacres sont vivants. Il est impossible d'effacer de leur mémoire cet odieux souvenir tant que les Turcs ne veulent pas admettre les crimes commis par leurs ancêtres et tâchent même de remanier l'histoire. Tant que la mémoire de Talaat Bey est vénérée en Turquie et qu'une rue porte son nom à Ankara il faut publier les documents disant la vérité.

Le chiffre des victimes varie suivant l'origine des statistiques entre 9.000 et 35.000. Ce total ne tient pas compte des personnes qui ont réussi à s'échapper de Bakou mais qui ont péri sur les rivages de la Mer Caspienne, de froid et du manque de ravitaillement. Les prisonniers de guerre qui étaient mis à des travaux forcés dans des conditions misérables et qui par la suite de ce traitement contraire à toutes lois internationales sont morts, ne sont pas inclus dans le total.

Après quelques jours le calme est revenu à Bakou mais les rues avaient encore une odeur vous donnant la nausée.

Jacques KAYALOFF
Le 3 février 1976

Dans son "Histoire du Peuple Arménien"

Jacques de Morgan raconte...

C'est à vous, Arméniens, que je dédie ce livre, en souvenir de jours heureux de ma jeunesse passés dans les pittoresques villages de vos montagnes, dans vos forêts enchantées, dans vos prairies émaillées de fleurs, éclatantes du beau soleil de l'Orient.

Puisse le récit des actions de vos aïeux évoquer dans vos esprits le souvenir de ces hommes intrépides et vertueux, à qui vous devez la noblesse du cœur, l'indomptable amour de votre liberté nationale, vous rappeler que l'antiquité de votre lignée ne le cède en rien à celle des plus illustres parmi les peuples de la terre, que durant vingt-cinq siècles vos pères ont lutté avec vaillance pour soutenir l'honneur de votre grand Haïk.

Puisse cette dédicace éveiller en la mémoire de quelques-uns d'entre vous le souvenir du voyageur que charmaient vos sites délicieux, le rire argentin de vos enfants, les gais refrains de vos bergers, les fêtes de vos villages, la zourna de vos campagnards, les chants de vos jeunes filles.

Peuple martyr ! puisses-tu, quand naîtra ce livre, voir se lever l'aurore du jour suprême de la liberté, puisses-tu chanter avec ton poète Tchobanian :

Voici le feu qui renaît du néant
Les cimes des montagnes rougissent :

C'est l'heure douce entre toutes, c'est le réveil charmant
[de la vie]
Jacques de MORGAN

Pendant le Congrès de Berlin, en 1878, la Grande-Bretagne, turcophile par intérêt, empêcha les délégués du Tsar de signer une belle page de l'histoire, conforme à la justice, à l'humanité, aux aspirations des peuples chrétiens soumis au joug des Turcs.

Plus tard, en 1894, les événements de Sassoun ayant eu lieu, la Sublime Porte y répondit par une répression sanglante et des massacres, préludes à ceux de 1895 - 96 qui dépassèrent en horreur tout ce que l'histoire avait enregistré de semblables, témoignant par là de sa duplicité, une fois de plus, lorsqu'elle acceptait sous la pression des nations occidentales, d'apporter des améliorations dans les provinces arméniennes.

Il ne pouvait pas venir à l'idée d'un Turc de transformer l'Empire des vrais croyants en un Etat fédéral ; la pensée seule d'une telle organisation politique était humiliante, contraire aux prescriptions du Prophète, indigne des serviteurs d'Allah, tandis que l'extermination, préconisée par les chapitres « glaive et guerre » du Koran, apparaîtrait comme une œuvre sacrée. Encouragé par l'attitude de Guillaume II, par les sympathies officielles du grand Empereur pour les Mahométans, Abdul-Hamid se décida pour les massacres.

Mais voici qu'en 1909 l'horizon semble s'éclaircir pour les Arméniens ; l'armée ottomane, gagnée à la cause des jeunes Turcs, assiège dans son palais le Sultan qui cependant neuf mois auparavant avait accepté la Constitution, et, bientôt, Abdul-Hamid, arraché de Yildiz-Kiosk, est emprisonné à Salonique. L'Europe entière applaudit à cette punition trop douce cependant du Sultan sanguinaire, et les Arméniens entrevoient la fin de leurs malheurs, l'exécution de ces fameuses réformes qui ont coûté tant de sang. N'ont-ils pas été les collaborateurs des Jeunes Turcs, n'ont-ils pas fait preuve de loyalisme envers le parti de la Turquie libérale ? L'élément arménien, qui avait dans une large part contribué au succès de cette révolution, avait tous les droits à recueillir les fruits de ses sacrifices.

Ce qu'on jugeait être l'aurore de la liberté avait causé un délire fou dans toute la Turquie : musulmans, chrétiens et israélites s'abandonnaient à la réconciliation la plus sincère, prêtres et oulémas s'embrassaient dans les rues, salués par les cris enthousiastes de la foule. L'Europe soutenait le mouvement libéral, en envoyant des hommes de valeur pour diriger les pas du jeune Comité « Union et Progrès », devenu maître ; elle ouvrait ses caisses, pour lui fournir les moyens de réaliser l'idéal de la Turquie moderne.

Hélas ! aux protestations de dévouement des Arméniens, les Jeunes Turcs répondirent, avant même qu'Abdul-Hamid fût détrôné, par les massacres d'Adana qui commencent la série des forfaits les plus épouvantables que jamais l'histoire eut à enregistrer.

Les Arméniens n'avaient été qu'un instrument entre les mains des bandits qui venaient d'arriver au pouvoir et qui, se sentant forts, n'eurent plus intérêt à cacher la xénophobie de leur panislamisme. Moins diplomates que le Sultan qu'ils venaient d'abattre, ces révolutionnaires autocrates étaient décidés à poursuivre l'œuvre sanglante d'Abdul-Hamid, à faire disparaître les non-musulmans de l'Empire ; et s'ils rêvaient des réformes, c'était celle de supprimer toute ingérence de l'Europe dans leurs affaires, de dénoncer les Capitulations. « Nous sommes des musulmans, disait un haut fonctionnaire jeune turc, et nous ne pouvons rien avoir de commun avec les infidèles. L'empire de l'Islam doit nous revenir : il sera assez vaste pour que nous puissions rompre tout contact avec les chrétiens ». Et ce Jeune Turc ajoutait : « Nous vivrons en paix, chacun de notre côté ».

Mais ce n'était pas, à proprement parler, le panislamisme qui dominait dans l'esprit des Jeunes Turcs, c'était le panturquisme, forme de nationalisme musulman plus exclusive encore que la doctrine d'Abdul-Hamid ; car elle place la race turque, qui s'estime seule capable de progrès, au-dessus des Arabes et des Persans, des Egyptiens et des Indiens, peuples asservis aux infidèles et incapables d'essor ; elle accorde la souveraineté des 300 millions de Mahométans du monde au Comité « Union et Progrès », chasse de leur pays ou anéantit tous les infidèles vivant dans les vastes territoires musulmans. C'est le renouveau du système

► de Mahomet au profit d'une bande assoiffée de pouvoir et de jouissances, de richesses ; c'est la forme la plus abjecte de l'impérialisme.

Il va de soi que les alliés des Jeunes Turcs dans les jours de lutte, les Arméniens, avaient une conception toute différente de la régénération de la Turquie, et leur libéralisme, droit et loyal, était en opposition avec le plan des panturquistes arrivés au pouvoir : cette divergence de points de vue entraînait l'arrêt de mort de l'Arménie et, pour être conséquents avec eux-mêmes, les Jeunes Turcs englobèrent tous les infidèles de l'Empire dans leur programme d'« épuration ».

Les deux maîtres de la Turquie, depuis 1913, étaient Talaat bey et Enver pacha, deux intrigants sortis d'origines obscures, car Talaat bey était encore, en 1908, modeste copiste à la poste de Constantinople, et Enver bey, capitaine adjudant-major à Salonique. Le premier est le promoteur des procédés terroristes dans la politique intérieure, le second représente la force. Talaat bey s'appuie sur les Turcs, Enver sur les Allemands ; Talaat bey ordonne les massacres, Enver les fait exécuter. Quant au nouveau Sultan, au successeur d'Abdul-Hamid, son nom ne doit même pas être prononcé, car il ne règne pas. Les Jeunes Turcs établirent un dossier dont ils annoncèrent l'existence, sans le produire, sur les crimes dont ils accusaient les Arméniens, coupables, disent-ils, de sédition et de trahison ; puis, forts de ce réquisitoire imaginaire, ils commencèrent l'exécution de la sentence de mort prononcée par Talaat bey.

Sauf à Constantinople, les massacres sous Abdul-Hamid avaient été exécutés sans méthode : le Sultan laissait à ses délégués le soin d'en régler les détails. Talaat bey fit mieux guidé par Enver qui longtemps avait habité Berlin, peut-être même par des conseillers plus accoutumés encore aux usages administratifs des pays européens, il érigea le massacre en service d'Etat.

En raison de la guerre qui venait d'être déclarée aux puissances de l'Entente, toute la jeunesse chrétienne de l'Empire fut appelée. Mais on ne l'envoya pas sur le front ; divisés en escouades de quelques centaines, ces hommes furent employés à la construction et à l'entretien des routes ; puis, leur travail achevé, on en exécuta un grand nombre.

Les villes et les villages qui ne renfermaient plus que les vieillards, les femmes et les enfants hors d'état de se défendre, furent alors occupés par la troupe. On mit à mort la plupart des hommes et des enfants mâles ; quant au reste de la population, il reçut l'ordre de quitter ses maisons pour se réunir en colonnes de 1.000 à 2.000 personnes, qui furent emmenées en exil. Ces formalités ne s'accomplissaient pas sans sommations d'apostasie et sans que la soldatesque se livrât à tous les excès. Les biens des exilés furent distribués ou vendus à des musulmans pour des prix illusoire.

Les colonnes partirent, escortées par des soldats et par des cavaliers kurdes qui, chemin faisant, se livraient à toutes les brutalités, tuaient suivant leur bon plaisir et vendaient les femmes comme esclaves dans les bourgades rencontrées en cours de route.

Pour cette vente, on procédait encore avec méthode. Dans chaque ville les femmes et les jeunes filles alignées devant le konak étaient offertes aux acheteurs et, le jour suivant, ce qui restait de la colonne reprenait sa marche. Beaucoup de ces malheureux, épuisés par la fatigue et la faim, tombaient de faiblesse sur la route ; pour la plupart ils ne se relevaient pas : un coup de lance ou de baïonnette mettait fin à leurs souffrances.

Beaucoup de ces colonnes ont été entièrement massacrées, plus spécialement au lieu dit Kémagh-Boghaz, sur l'Euphrate, en aval d'Erzindjan, mais d'autres gagnèrent, très diminuées, la Mésopotamie où peu à peu elles se décimèrent, sous le rude climat du désert, sans abri, à peine nourries.

Une voyageuse allemande raconte que dans l'un de ces camps de souffrance, peuplé de gens de Zeitoun, une femme lui dit : « Pourquoi ne nous tue-t-on pas tout de suite ? De jour, nous n'avons pas d'eau, nos enfants crient de soif, de nuit, les Arabes arrivent, ils nous volent nos lits, nos vêtements, ils nous ont enlevé des jeunes filles, ont violé des femmes. Si nous ne pouvons plus marcher, les gendarmes nous battent. Des femmes se sont jetées à l'eau pour ne pas être violentées, quelques-unes même avec leurs nourrissons ».

Talaat bey compte sur ces souffrances pour faire périr ce qui reste de ces colonnes de déportés.

Mais afin de faire mieux comprendre toute l'horreur de ces exécutions en masses et de ces pillages, j'ajouterai à l'exposé qu'on vient de lire quelques documents authentiques sur chacune des phases de ces horribles drames qui tous se passent en quatre actes : l'exécution des jeunes gens, les massacres, la caravane, le désert.

« Un jour, dit un témoin, nous rencontrâmes une quantité de travailleurs. « On va tous les abattre », nous dit notre compagnon de route (un gendarme). Du haut d'une colline, notre cocher nous indiqua, avec son fouet, environ quatre cents ouvriers qu'on faisait mettre en ligne au bord d'une pente du terrain. Nous savons ce qui est arrivé. Dans un autre endroit, tandis que des gendarmes fusillaient, des ouvriers turcs achevaient les victimes avec des couteaux et des pierres ».

C'étaient les mobilisés arméniens que Talaat faisait exterminer, pendant que les villes et les villages étaient pillés.

« Les mille maisons arméniennes d'une ville populeuse sont vidées de leurs meubles et de tout ce qu'elles renfermaient, les unes après les autres, par les gens de la police, que suit une foule de femmes et d'enfants turcs, comme un vol de vautours. Cette populace s'empare de tout ce qui tombe entre ses mains et de tout ce qu'elle peut emporter, et quand la police sort d'une maison un objet de valeur, c'est une lutte terrible pour se l'approprier. Cela, je le vois tous les jours de mes propres yeux. Certainement il faudra plusieurs semaines pour vider les maisons et les magasins des Arméniens ».

Mais les Turcs ne se contentaient pas de prendre les biens ; revenant aux anciens usages de leurs ancêtres, ils traitaient en esclaves les malheureux chrétiens. « Les enfants, les jeunes filles étaient enlevés, vendus : deux jeunes filles à quatre francs pièce. A Constantinople, la marchandise afflue sur le marché, on offre des jeunes filles à quelques francs l'une ».

« Tel Turc, avec ses amis, se constituait une maison publique. Les officiers enlevaient les femmes et les passaient ensuite aux soldats. Dans les campements de la caravane, le soir, on lâchait les soldats et les habitants des villages voisins ; on leur louait les femmes pour la nuit ».

Dans une ville de l'Arménie, une infirmière danoise fut une nuit réveillée par des détonations et, se rendant compte qu'on fusillait avant le départ d'une caravane, elle écrivait : « J'eux vraiment une impression de soulagement en pensant que ces malheureux étaient à l'abri de la cruauté des hommes. Heureux les massacrés ! ».

Heureuses, en effet, les victimes ; car le sort des survivants, de ceux que n'enlevait pas la mort, devait être effrayant. La caravane décimée par la faim, par l'épuisement, par la cruauté de ses guides doit marcher toujours. Parfois les cris des femmes et des enfants remplissent l'air. Les forces manquent, c'est la faim hideuse qui s'est mise de la partie. Les malheureux dévorent, quand ils peuvent, du foin, de l'herbe. « Je les regardais, dit un témoin ; des animaux sauvages ne seraient pas pires ; ils se précipitaient sur les gardes portant la nourriture et les gardes les frappaient avec des bâtons, assez fort pour les tuer quelquefois. Il était

difficile de croire que c'étaient des êtres humains ».

Tandis que la caravane se traîne sur une route jalonnée par les cadavres du convoi précédent, quelquefois dans un air empesté, la populace, sentant qu'il y a là une proie à sa discrétion, suit, comme une meute de loups, mordant, déchirant. Elle tue et vole.

Quand on passe près du fleuve, les mères jettent leurs enfants et s'y jettent elles-mêmes, ou bien les gendarmes y précipitent tous les enfants au-dessous de douze à quinze ans, et ceux qui savent nager, ils les abattent à coups de fusil.

Mais, l'interminable route achevée, le martyr n'est pas fini pour les infortunés survivants, car pour ces montagnards le climat du désert est terrible. Et, parmi ces gens, on en voit qui, par les restes de leurs vêtements, apparaissent comme ayant été des hommes aisés, des femmes élégantes qui parlent des langues européennes, le français et l'anglais principalement, qui ont vécu à Londres et à Paris, qui ont connu les délicatesses intellectuelles et matérielles de la civilisation !

« La plupart du temps, les tristes caravanes ne vont pas loin ; le fusil, la baïonnette, la faim, la fatigue éclaircissent les rangs à mesure qu'elles s'avancent. Toutes les passions les plus hideuses de la bête humaine s'assouvissent aux dépens du lamentable troupeau. Il fond et disparaît. Si quelques débris parviennent jusqu'en Mésopotamie, ils y sont laissés sans abris et sans vivres, dans des pays désertiques ou marécageux ; la chaleur, l'humidité tuent à coup sûr les malheureux, habitués au climat rude et sain des montagnes. Toute colonisation est impossible sans ressources, sans instruments, sans aide, sans hommes valides : les derniers restes des caravanes arméniennes achèvent de mourir de fièvre et de misère ».

« Des 2.000 ou 3.000 paysannes de la Haute Arménie amenées à Alep, dit un professeur allemand de l'école de cette ville, il reste 40 ou 50 squelettes. Les laides succombent aux coups, à la faim, à la soif ; car, étendues au bord de l'eau, elles n'ont pas la permission de boire. On défend aux Européens de donner du pain aux affamés. 40 ou 50 fantômes sont entassés dans une cour ; ce sont des folles, elles ne savent plus manger. Quand on leur tend du pain, elles le repoussent avec indifférence. Elles gémissent en attendant la mort. On emporte tous les jours d'Alep plus de 100 cadavres. Des jeunes filles, des femmes, des enfants, presque nus gisant sur le sol, couchés entre des mourants et des cercueils déjà préparés, exhalent leurs derniers soupirs ».

Dans toutes les provinces de l'Arménie les massacres furent effroyables, mais des horreurs qui se passèrent à Mouch dépassent en barbarie tout ce qui s'est commis d'atrocités dans les autres villes. « Le jour vint, dit un témoin de ce terrible drame, c'était le 2 juillet 1915, jour de douleur, de malédiction, de terreur pour les malheureux Arméniens. Dès le matin, de bonne heure, les Kurdes et les soldats réguliers parcoururent la ville en poussant de grands cris et se rendaient dans les quartiers arméniens. Ils commencèrent par tuer ceux qui s'y trouvaient encore, depuis le départ de cette colonne de 1.300 personnes qui la veille avait été exterminée. La plupart des habitants, ne se faisant plus d'illusions sur le sort qui les attendait, s'étaient réunis dans les maisons du centre de la ville, où ils se croyaient plus en sûreté. Là, ils étaient groupés par familles, 40, 50, jusqu'à 100 personnes se pressaient dans des chambres étroites, barricadaient les portes, les fenêtres, toutes les issues.

« Bientôt les hurlements se rapprochèrent ; la bande des forcenés envahit les rues, tirant des coups de feu, et, armés de haches, les bandits attaquèrent les portes qui volèrent en éclats. Ce fut alors un indescriptible carnage. Les cris de terreur et d'agonie se mêlaient

au bruit des coups de hache et aux excitations adressées aux assassins. Les rues s'inondèrent de sang, les cadavres s'entassèrent devant les maisons et sans cesse les Turcs répétaient : « Vour ! Vour ! » « frappe ! frappe ! » ; les Kurdes vociféraient, hurlaient des cris de mort, et ces bêtes féroces passaient de maison en maison, brandissant leurs haches ensanglantées.

« Les malheureux Arméniens, affolés, serrés les uns contre les autres, s'écrasaient, s'étouffaient ; on entendait les plaintes et les cris de terreur des femmes. Les enfants étaient piétinés par ceux-là mêmes qui voulaient les sauver.

« Une jeune femme tend à l'un de ces bourreaux son enfant qu'elle portait dans ses bras. « Prends-le, supplie-t-elle, je te le donne, mais ne le tue pas ». Le soldat saisit l'enfant, le jette à terre et d'un seul coup de hache lui tranche la tête ; puis, se tournant vers la malheureuse mère, d'un second coup de son arme lui fend le crâne.

« Quelques instants encore, et un silence sinistre succède aux plaintes, aux cris, aux gémissements. Il ne reste plus qu'un monceau de cadavres éventrés, de débris informes et sanglants.

« De différents côtés, s'élèvent vers le ciel des tourbillons de fumée. Ce sont des maisons qui brûlent, remplies d'Arméniens qui vont périr dans les flammes. L'un de ces gens s'échappe, court vers la rivière, les soldats le saisissent, l'arrosent de pétrole et le regardent brûler avec une joie féroce. Plus loin on rit aux éclats devant un enfant de six ans qui, transpercé d'un coup de baïonnette, se tord dans les convulsions de l'agonie. Ici ce sont de malheureuses femmes dont les Kurdes ont ouvert le ventre pour en tirer les enfants. Là, des soldats se battent pour la possession d'une jeune fille que le plus fort emporte pour l'égorger après en avoir abusé ».

La nuit venue, les survivants s'enfuient en foule vers la rivière, espérant la traverser et gagner la campagne. Ils sont pris entre deux feux par les Turcs, et ceux qui s'élancent dans l'eau se noient pour la plupart. La ville était en feu, et le canon ne cessait de tonner, lançant ses projectiles sur le quartier des Arméniens.

Il n'est pas au monde de langue qui soit assez riche, assez colorée pour dépeindre de pareilles horreurs, pour exprimer les souffrances morales et physiques endurées par ces innocents martyrs, avant que le ciel eût envoyé l'éternel sommeil. Epaves désespérées d'affreux massacres, témoins de la mort de tous les leurs, des êtres qui leur étaient chers, les privilégiées du sort étaient envoyées dans des camps de concentration et là, soumises à des tortures, à des hontes pires que la mort.

Lors de la prise d'assaut de Constantinople par Mahomet II, 50.000 Grecs sont tombés sous le glaive des barbares et le Sultan a fait cesser le massacre : l'Europe alors en a tressailli d'horreur. Que ne doit-on pas penser aujourd'hui de ce supplice de la nation arménienne qui dure depuis tant d'années, depuis vingt-deux ans (1894 - 1916), et qui a déjà fait plus d'un million de victimes.

Cependant la nation arménienne n'est ni anéantie ni réduite à demander grâce, son esprit national est plus ardent que jamais, parce que le crime, loin d'abattre les courages, les exaspère. Elle est d'ailleurs encore fort nombreuse, compte des colonies importantes hors du territoire osmanli, et sa population ottomane est loin d'avoir été entièrement massacrée. ■

Extrait de : « Histoire du Peuple Arménien », de Jacques de Morgan, Ancien directeur général du Service des Antiquités de l'Egypte, ancien délégué général en Perse du ministère de l'Instruction Publique. Berger-Levrault, libraires-éditeurs à Paris et Nancy MCMXIX.

En ce mois d'avril, comme chaque année aux approches du 24, le cœur de chaque Arménien qui n'a pas trahi ses origines devient une plaie vive.

Qu'il soit fanatique ou modéré, il revit en pensée l'une des périodes les plus tragiques de l'existence de son peuple, celle où l'on ne voit que du sang, des ruines et des ruisseaux de larmes.

En prologue à la monstrueuse tuerie qu'ils avaient décidée, les Turcs arrêtaient pour les assassiner 600 intellectuels, l'élite de la nation, et, se trouvant parmi eux, les plus grands de nos poètes.

En leur mémoire, nous publions un poème de Séamanto, de son vrai nom Adour Yardjian 1878-1915. L'héroïne en est une pauvre mère qui dans un moment d'affolement collectif étouffe les cris de son nourrisson en l'étranglant, tout simplement pour sauver la vie des autres.

Combien de mères arméniennes, pour abréger les souffrances de leur nourrisson dont les cris déchirants, provoqués par la faim et la soif, devenaient insoutenables, ont fait le même geste que cette malheureuse ! Combien d'autres se sont précipitées en compagnie de leurs filles dans des ravins sans fond pour échapper à la souillure de leur corps !

Qui pourrait mieux que nos poètes raconter le martyre subit par elles ?

les massacres dans le regard de siamanto

Siamanto naquit en Arménie occidentale en 1878. Il fréquenta la Faculté de Philosophie de la Sorbonne. Il vécut à Genève, Paris, Zurich, Vienne, Londres, New York, Constantinople. Il publia ses premiers recueils en 1902 et 1903 : « Héroïquement » et « Invitation de la patrie » où s'exprime d'une manière originale l'influence du symbolisme.

Siamanto a évoqué les massacres du peuple arménien. Les nuits de souffrances et de ruine, les images horribles des tortures et des boucheries ont empli sa poésie d'une douleur et d'une amertume profondes. Dans son recueil « Les Fils des Arméniens », Siamanto chante les héros populaires dressés contre la barbarie. Ses recueils « Flambeaux d'agonie et d'espoir » et « Nouvelles rouges de mon ami » peuvent être considérés comme l'évocation poétique des massacres massifs des Arméniens durant les années 1895 - 1896 et l'année 1909. Comme bien d'autres intellectuels arméniens, Siamanto fut arrêté et assassiné par les Turcs au fond de l'Anatolie. Ses recueils « La Mère des Crimes », « Rayons », « Temples de pensées et de vie » restèrent inachevés.



..SIAMANTO :

L'ETRANGLEMENT

Entre les quatre murs d'une cave,
Nous nous sommes entassés quarante malheureux,
Tel un troupeau de bêtes
Poursuivies par les fureurs d'une tempête de sable,
Tremblantes, bousculées par la vision de la mort..
Un silence de pierre s'appesantissait sur nous avec toutes ses horreurs.
Pas le moindre chuchotement : tous retenaient leur respiration, et leurs lèvres étaient cousues.
Nos regards terrifiés où brillaient des lueurs démoniaques
Allaient de l'un à l'autre : ils aspiraient la mort de l'autre..
Ainsi, d'un jour à l'autre,
Figés dans le silence des pierres tombales, pris par les affres de la faim,
Nous forçons sur nos corps les transes de la frayeur..
Et pour freiner notre rage et les désirs secrets de nos cœurs,
Plusieurs d'entre nous se mettaient à ronger rageusement leurs doigts..
Le silence de pierre se reflétait dans nos yeux tel l'infini
Par contre, au dehors, sous le soleil souriant, des milliers de barbares au visage bestial,
Que le pillage des champs et la destruction des villages n'avaient pas encore assouvis,
Cherchaient notre cachette et désiraient notre trépas..
Perdus dans les transes de la mort au fond des sinistres ténèbres de notre retraite,
C'est avec terreur, avec terreur et terreur, que nous entendions
Les cliquetis foudroyants des armes à feu, des lances, des baïonnettes et des épées,
Qui faisaient rage sous le soleil..
Et les cadavres, les cadavres, tombaient sur le toit de notre cave,
En trébuchant comme des arbres déracinés :
Les gémissements des agonisants, tantôt déchirants, tantôt assourdis,
Traversaient les murs, pénétraient jusque dans notre cachette, en y semant la terreur.
A travers le toit de terre, qui nous servait de cercueil,
Le sang chaud qui coulait là-haut à flots, et qui suintait,
Se mit à tomber goutte à goutte sur nos visages..
Juste à cet instant, un nouveau-né se remit à pleurer, en poussant des cris stridents.
Cet être innocent allait nous trahir.
Il ne nous restait plus qu'à commettre un crime, — c'était notre unique espoir —,
Lorsque sa mère, tout en sanglotant, enfin murmura..
— « Que la Miséricorde divine nous soit assurée : mes seins se sont taris ;
Il n'y reste plus rien, pas même une goutte ; sinon du sang..
Mon lait s'est tari jusqu'à la dernière goutte, il ne reste plus rien, faites ce que vous voulez..
— Il faudra l'étrangler, cria quelqu'un, en levant son bras chargé de colère.
— Il faudra l'étrangler... Voilà ce que nous chuchotâmes tous les quarante à la fois..
— Etranglez-moi d'abord, et mon enfant ensuite !
— Ça y est, on nous a découverts, déjà on donne des coups de pioche..
— Nous avons été trahis tous à la fois, on déblaie déjà le toit..
— Voilà de la terre qui tombe, et voilà la lumière qui perce.
— Je vous en supplie. Etranglez-moi, voici mon cou et celui de mon enfant..
Et la mère arménienne, tendit vers nous, à travers les ténèbres, en même temps que son cou celui de son enfant..
Tout de suite, fendant l'obscurité, surgirent deux bras, qui, se tordant comme des serpents,
S'accrochèrent au cou de l'enfant, et le serrèrent furieusement..
Le silence de la cave se transforma alors en une tempête
Il me sembla un instant que nous étions tous fauchés par une mort bien méritée..
Mais, un moment après, nous nous rendîmes compte que poussant dans sa déception des injures grossières,
La meute assoiffée de sang, s'éloignait déconcertée..
Était-ce notre salut ? Mais les serfs peuvent-ils jamais s'émanciper ?
Était-ce ainsi qu'on aurait dû se sauver ?
Depuis lors, cette pauvre femme se traîne dans les rues, à moitié nue,
S'agrippe comme une folle aux troussees des inconnus, des passants, des ennemis et des étrangers,
et elle gémit :
— Voyez-vous ces mains, les voyez-vous, ces mains ?
C'est moi-même, qui de mes mains, ai étranglé mon nouveau-né dans la cave..
Croyez-moi ! Oui, c'était moi-même. Oh ! comme vous êtes injustes.
A votre tour, ayez au moins la pitié de m'étrangler : mes mains sont impuissantes.
Oui, c'est moi qui ai étranglé mon nouveau-né dans la cave, en y mettant toutes mes forces..
Vous êtes des gens sans cœur, étranglez-moi donc, mes mains n'ont plus assez de force... ».



L'ENSEMBLE D'ETAT
DE DANSE
D'ARMENIE
A MARSEILLE

un public enthousiasmé



Le 14 mars 1976, l'Ensemble d'Etat de Danse d'Arménie, composé de 65 personnes, conduit par Vanouch Khanamirian, directeur artistique et chorégraphe, a donné deux représentations à l'Opéra de Marseille, sous l'égide du « Comité Anouch ».

Sa présence dans la cité phocéenne a constitué incontestablement un événement. Une foule très nombreuse a assisté à ces exceptionnelles manifestations.

D'emblée, l'ambiance chaleureusement arménienne a été provoquée par les sons des « duduk » et du « zourna » au rythme du « davoul ». Le rideau se lève. Les danseurs font leur apparition sur scène, dégagant une impression d'assurance, de pu-

reté et de virilité, exécutant la « danse de la citadelle » « Pert Bar » évoquant les vaillants défenseurs de l'Arménie escaladant les remparts de la forteresse pour défendre leur Patrie.

Peu après, entrèrent les danseuses, pleines de finesse comme des « Tulipes », dans des costumes élégants et luxueux, évoluant avec beaucoup de grâce et de souplesse, parfaitement synchronisées, donnant une vision de rêve, nous emportant ainsi pour quelques instants au bord du lac Sévan, entouré de champs de fleurs.

Mais la réalité surgit du bruit des bottes des hommes de « Sardarabad », leur attitude est faite toute de fierté, de générosité et d'héroïsme. La scène devient de plus en plus éclatante, de plus en plus tourbillonnante, faisant preuve d'un dynamisme échevelé interprétant les « danses de Sassoun » et la « Danse du Sabre » modernisée, dans des costumes gais de couleurs vives entraînés par l'orchestre.

Entre les danses purement folkloriques et historiques, se sont interposés des « sketches » évoquant soit le flirt d'un jeune couple » (Gadag Bar) dans lequel Aida Haroutounian et Norayr Mehrabian ont évolué avec beaucoup d'aisance et de sympathie, soit l'évocation du vieux Tiflis dans la « Danse du Gindo » interprété magistralement par Souren Tchantourian, premier danseur de la troupe. Ensuite, un air populaire évoquant le chant des oiseaux a été interprété au « duduk » par Valodia Haroutounian.

Qui eut dit que d'un chant arménien, particulièrement lent, l'on puisse créer une danse telle que « Caravane » ! Cette nouvelle chorégraphie est sans aucun doute une innovation. Serpouhie Babayan nous a démontré toute la grâce qu'elle possédait dans ses mouvements de mains inimitables. Aïda Haroutounian également, dans la « Danse des chasseurs » et Sophie Devoyan dans la « Biche de Kharabagh » nous ont fait étalage de leurs dons. Mention spéciale à ces trois solistes.

Cet ensemble de « Classe Internationale » a atteint une très haute perfection artistique et technique grâce au travail acharné des hommes et des femmes et à la qualité exceptionnelle du chorégraphe Vanouch Khanamirian donnant un véritable « sens » à ses tableaux.

Durant plus de deux heures, les spectateurs ont assisté à un spectacle éblouissant, digne des plus grandes représentations internationales. Cette troupe a remporté un véritable triomphe justifié et mérité.

Bravo à toutes et à tous et à bientôt.

Ohan HEKIMIAN

PEINTURE

En cette période d'anniversaire du 24 avril, Azad apporte sa contribution au souvenir du massacre de son peuple, par le truchement de sa peinture. Pour un peintre de grande notoriété, il eut été plus facile d'aborder ce thème sans craindre d'effaroucher sa clientèle avide d'acheter n'importe quelle œuvre signée par lui. Mais pour Azad, dont le talent certain commence à rayonner comme il le mérite, ce témoignage par les yeux et le souffle de scènes atroces risquant de choquer la sensibilité d'une clientèle latente non motivée, présentait au départ, quelques dangers. Lui, les a assumés sans calcul, prouvant une fois de plus son non conformisme et son refus de se départir de son idéal pour quel prix que ce fut.

En même temps qu'une belle exposition de ses œuvres, Azad nous donne une grande leçon de courage et d'abnégation au service de son peuple.

J. C.

AZAD

D'un lecteur...

AZAD ! Ce mot signifie « Libre » en arménien. C'est aussi le pseudonyme emprunté par un peintre arménien, qui a exposé ses œuvres à la Galerie André Nègre, à Marseille.

Ses peintures, sur le thème du Génocide de 1915, méritent l'attention de notre communauté. Le style moderne de ses créations n'altère point le message des souffrances subies par nos ancêtres martyrs, qui filtre à travers chacune de ses compositions dès le premier regard.

Son expression futuriste lui permet une incidence plus forte sur l'horreur du génocide, réapparaissant ainsi à nos yeux intangibles de cruautés. Crimes perpétrés envers notre Nation et à jamais imprescriptibles !

Evidemment, malgré le choix austère du thème « Le Massacre », ce peintre ne cherche point l'impact, parmi la diaspora arménienne, à des fins mercantiles.

Comme tout artiste intègre, il transmet son état d'âme et, par là-même, nous dévoile ses pensées les plus intimes, voire les plus secrètes.

Je pense que les divers foyers de la Culture Arménienne se doivent de porter un intérêt tout particulier à cet artiste. Lequel, désire avant tout, rester lui-même : c'est-à-dire AZAD !

Jacques ANSOURIAN
Chevalier de l'Internationale des Arts
(Marseille)

De Jean Boissieu, du « Provençal »...

A la galerie André-Nègre, 25, cours d'Estienne-d'Orves, Azad a exposé une série d'eaux-fortes déjà anciennes mais qu'il n'avait pas « tirées » jusqu'à ce jour et, surtout, un ensemble de ses grands reliefs peints, dont le thème est « le massacre ». Contraste total et certainement voulu. Azad graveur, c'est, pour ainsi dire, Piranèse revu par Jacques Villon.

Du premier, il a les sujets (ici, des vues de ruines romaines en Tunisie, à la fois exactes et transfigurées), du second, les jeux de hachures parallèles, l'art subtil de faire naître le modelé de figures purement géométriques. En face, ou, plus exactement, tout autour, l'espace qu'Azad aime à créer pour s'y mouvoir. Un espace dramatique, non pas au sens ordinaire (quoique le sujet, on devrait dire la hantise, soit dramatique et dramatiquement abordé), mais dans le sens où l'on parle d'art dramatique.

Qu'il s'agisse des éléments de paravent, de panneaux de toutes sortes, ce qui compte en effet, plus que le détail, que le travail, combinaison de la rugosité de contreplaqués épais et des surfaces lisses comme l'émail de chaque partie peinte, plus que les couleurs (sa palette a parfois des complaisances, des faiblesses), plus que le dessin, voire que la façon pas toujours convaincante dans le détail, d'aborder la tragédie, oui, ce qui compte, c'est une façon magistrale d'organiser un espace, fait pour la confrontation et le mouvement. Comme son atelier, c'est la galerie tout entière qui devient une œuvre signée Azad et l'on sent cependant bien que chacun de ces éléments, pris séparément (alors qu'ils paraissent constituer un tout indissociable) recréera, à lui seul, l'espace d'Azad, l'univers d'Azad, où qu'on l'emporte, dans quel qu'environnement qu'on le place.

Je ne saurais dire si Azad est peintre plutôt que sculpteur, c'est dans tous les cas un artiste.

« Le Provençal », 7 mars 1976

et le massacre

FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



Buffet Louis XIV - dessus marbre

4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

bulletin d'abonnement

à découper et à retourner à ARMENIA
2, place de Gueydan. 13120 Gardanne

Je désire recevoir 10 numéro d'Arménia
pendant un an pour 50 francs

Nom Prénom

Adresse

Ci-joint mon règlement, soit 50 francs, par chèque
bancaire ou chèque postal à l'ordre d'Arménia.

Abonnement de soutien : 100 Francs ; membre sympathisant : 200 Francs et plus
Membre bienfaiteur : 1.000 Francs et plus